



EDITION DES AMICALES DU STALAG V B
ET DES STALAGS X A, B, C.

Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Téléphone : 522-61-32 (poste 24)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

Mensuel de l'Union Nationale des Amicales de Camps de Prisonniers de Guerre
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

L'Europe et son avenir

Dans le cadre des Rencontres européennes de la C.I.A.P.G. (confédération internationale des Anciens Prisonniers de Guerre) un colloque, organisé par la Fédération nationale des Combattants et Prisonniers de guerre français, s'est tenu le 9 mai dernier, à l'Hôtel PLM Saint-Jacques, à Paris.

La C.I.A.P.G. regroupe, rappelons-le, les Anciens Prisonniers de cinq pays : l'Autriche, l'Allemagne de l'Ouest, la Belgique, l'Italie et la France.

Mais pour le colloque, qui s'est tenu le lendemain des cérémonies du 8 Mai, des représentants d'autres pays avaient été invités, si bien qu'on pouvait trouver dans la salle des délégués de 13 pays d'Afrique, du Canada, de la Norvège, du Luxembourg, de l'Allemagne de l'Est, de la Hongrie, d'Israël et peut-être d'autres pays encore.

D'après les organisateurs, 500 participants environ assistaient à cette réunion, dans une grande salle munie d'installations, permettant d'entendre les traductions simultanées.

Le thème central, choisi pour ce colloque, reposait sur la construction de l'Europe et les débats devaient tenir compte de deux interrogations :

- L'Europe est-elle un lien pour les nations qui en font partie ?
- Ou bien, l'Europe est-elle un enjeu pour les deux super-puissances, de l'Ouest et de l'Est ? (Qui seront, probablement, trois avec la Chine, dans un avenir, plus ou moins proche).

Sur ces données, il y a beaucoup à dire, car on peut philosopher à perte de vue et formuler tout un éventail d'opinions.

—O—

L'Europe, c'est évident, a un long passé derrière elle. Au cours des siècles qu'elle a traversés, elle a subi un grand nombre d'invasions, venues d'Asie le plus souvent. Mais, par contre, elle-même, a envahi des pays lointains, à maintes reprises, au temps des croisades par exemple.

Puis, à partir des 15^e et 16^e siècles, l'Europe a cherché à conquérir d'autres territoires, en Amérique et aux Indes.

Et, plus près de notre époque elle s'est implantée en Afrique et en Indochine, pour créer des « colonies » et étendre sa civilisation.

Dans notre propre siècle, les pays européens, qui se sont presque toujours affrontés, tout au long de l'histoire, ont fait partager leurs divisions internes, aux habitants des pays d'outre-mer, en les faisant intervenir, dans les deux dernières guerres mondiales.

—O—

Il est vrai, que pendant un temps considérable, l'Europe a représenté, pour les autres parties du monde, un véritable phare de la culture, des libertés et du progrès.

Mais, actuellement, le Monde bouge de toutes parts et se transforme, sous nos yeux, avec une rapidité grandissante, tandis que les révolutions industrielles se succèdent à une cadence accélérée.

Il est indispensable, dans ce contexte évolutif, que l'Europe garde sa place dans le peloton de tête des nations les plus développées et pour cela, elle doit mesurer ses forces et ses faiblesses.

Ses forces sont encore très importantes. Elle dispose d'une population nombreuse, formée, depuis longtemps, à toutes les techniques et à tous les métiers de l'industrie et du commerce.

Elle possède, dans tous les domaines, des technologies les plus avancées.

Les économies des nations européennes restent encore puissantes, bien qu'un peu amoindries.

Les faiblesses de l'Europe proviennent de sa superficie, relativement restreinte et de son manque de ressources en matières premières (lesquelles se trouvent, principalement, dans les pays en voie de développement).

Mais surtout, elle demeure divisée et les nations qui en sont membres, oublient souvent la cohésion qui devrait les réunir. Ses dirigeants ont, parfois, des réflexions, venant du passé et il y a beaucoup à faire pour réduire la méfiance des uns et des autres.

—O—

Toutefois, des progrès ont été réalisés, dans le sens de l'union, pour une partie de l'Europe. Il existe, maintenant, un Parlement européen, élu au suffrage universel.

D'autre part, de très nombreux jumelages se sont créés, entre différents pays, autrefois antago-

nistes, ce qui a modifié les états d'esprit des partenaires de ces jumelages.

On peut ajouter qu'un autre élément est apparu, peu à peu : il y a, désormais, une sorte de prise de conscience des peuples, rassemblés dans le Marché commun.

Alors, peut-on dire, à présent, qu'un lien rattache les membres de la Communauté européenne, laquelle représente un gros poids économique ?

La réponse est, sans aucun doute, oui, bien qu'il peut y avoir, encore, des heurts et des mésententes.

Seulement, la C.E.E. (Communauté économique européenne) n'est pas toute l'Europe. D'autres nations, et non des moindres, n'adhèrent pas au Marché commun, telles que les pays scandinaves, la péninsule ibérique, la Yougoslavie, l'Autriche, la Suisse et tous les pays dits de l'Est.

Les Européens sont donc loin de former un front unique. Il n'y a guère d'illusions à se faire, à ce sujet : l'intégration n'est pas pour demain. Ce qui n'empêche pas de chercher, par tous les moyens, à instaurer un sentiment de solidarité, dans toutes les nations de notre vieux continent.

—O—

Que peut-on dire sur la seconde question proposée par le thème du colloque : L'Europe, enjeu des deux super-grands ?

Si l'on regarde une carte de l'Univers, l'Europe ressemble à un promontoire de l'Asie. Ce bout du monde paraît très petit, comparé à l'Amérique du Nord et à l'Union Soviétique.

Et si l'on se met à réfléchir un peu sur l'énorme puissance de ces deux nations gigantesques, on éprouve une certaine inquiétude sur le destin de l'Europe.

Toutes deux, se livrent, pareillement, à une course démentielle aux armements conventionnels et nucléaires.

La plupart des Européens ont pris conscience des dangers que représente la fabrication intense de ces armes effroyables : missiles de toutes sortes et avions ultra-sophistiqués, pouvant détruire une contrée entière, à longue distance.

Par sa situation géographique, l'Europe serait, presque certainement, une des premières victimes d'un éventuel conflit futur.

Alors, que peut faire l'Europe pour repousser cette notion d'enjeu, entre deux menaces et s'efforcer, au contraire, de maintenir la Paix et les Libertés.

Il faudrait, assurément, que l'Europe, redevenue unie, obtienne de la part des deux super-grands, l'arrêt, en premier lieu, de la course aux armements et par la suite, une réduction progressive des stocks déjà constitués.

Par ailleurs, il faut se rappeler que la Paix peut prétendre quelquefois, de l'équilibre des forces, qui existent entre des nations antagonistes.

On sait aussi, par expérience, que la volonté de se défendre, bien affirmée, par certains pays, est un moyen de conforter la Paix et les Libertés.

D'autres initiatives peuvent être employées pour que l'Europe demeure un facteur de Paix : la diplomatie, les négociations au plus haut niveau, le rapprochement des peuples, la solidarité internationale entre les nations et beaucoup d'autres actions encore.

Pour répondre à l'interrogation : « L'Europe : lien ou enjeu ? », nous avons déjà répondu « oui », sans trop insister pour le lien. Quant à l'enjeu, c'est plus difficile à déterminer. Pour le moment, c'est non, mais que nous réserve l'avenir ?

—O—

Quoi qu'il en soit, le maintien de la Paix est une tâche continuelle et c'est à nous, Anciens combattants, longtemps privés de paix et de libertés, d'être à l'avant-garde de ce combat de chaque jour.

Des jeunes lycéens de Nancy ont écrit récemment aux chefs d'Etat les plus importants du Monde.

Deux de ces lycéens, un garçon et une fille, assistaient au colloque de Paris et ont pris la parole pour nous dire : « Non, la guerre n'est pas une fatalité. Le désarmement est un problème qui nous concerne et qui nous inquiète. Les jeunes occidentaux et les jeunes du tiers monde ont le même désir de paix ! »

Voilà un aperçu, très succinct, des débats qui ont eu lieu, lors de la rencontre européenne des Anciens Prisonniers de guerre, de plusieurs pays, au mois de mai à Paris.

Ce n'est pas de la politique. C'est tout simplement un condensé des réflexions échangées par des Anciens Combattants, à propos de l'Europe.

M. ROSE.

Écrite

« Pour quelle raison écrire ? Qu'est-ce qui vaut d'être communiqué et... quels autres veulent bien nous écouter ? »

Ces propos d'un écrivain français contemporain sur son art et son utilité sociale ont retenu mon attention car, à la limite, ils dépassent le cas, particulier de l'écrivain de profession et intéressent ceux qui écrivent pour le public, aussi restreint soit celui-ci.

Au Lien, il est vrai, nos préoccupations ne sont pas d'ordre esthétique et les états d'âme de l'écrivain, soucieux de son art et de l'audience de sa pensée, nous sont étrangers. La politique, au sens étroit du terme, ne nous habite pas non plus, même si, par exemple, et pour des raisons faciles à comprendre, nous restons attentifs aux questions de la paix et de la liberté.

En clair, nous n'écrivons pas pour séduire, pour enseigner, pour défendre une idéologie ou une philosophie. Notre raison d'agir est bien plus modeste. Nous écrivons essentiellement, pour maintenir en communion — en convivialité — des hommes qui, un temps ont partagé le même destin collectif. Non dans le but — à quoi servirait-il ? — de ressasser ce passé, sa dimension, image simpliste que les « vétérans » ont quelquefois donnée de leurs associations, non plus « pour faire du ligne à ligne comme d'autres font du porte à porte », mais pour, à travers l'intérêt particulier d'une fraction de la communauté, servir celle-ci tout entière.

Alors que le tissu social, sous le coup des égoïsmes et des intérêts catégoriels — pas nécessairement illégitimes — tend à s'effiloche, nous essayons, modestement, d'en retenir bien groupés quelques fils liés à la spécificité combattante. C'est peu sans doute, mais le pouvoir des mots et leur portée, qui les mesurera dès lors qu'ils sont écrits ? Et d'une action, qui dira qu'elle est inutile ?

Ni masochisme donc dans cette activité d'écriture, ni recherche d'adhésion personnelle, ni didactisme, mais l'exercice tranquille d'une activité responsable dans un cadre bien circonscrit.

Si telle est notre raison d'écrire, qu'est-ce qui vaut d'être communiqué et qui écoute, interroge-t-on ?

Se référant à la collection complète du journal, trois cent-soixante-quinze numéros à ce jour, les chercheurs, les historiens, les thésards en mal de sujet n'auront aucune peine à reconnaître l'intérêt de beaucoup de ce qui est imprimé là : du combat pour la reconnaissance et la défense de droits spécifiques à la relation, objective et subjective ensemble, d'événements et de faits liés à l'histoire qui, pour limités qu'ils aient été, ne sauraient être négligés sans déni, tout y est et plus encore...

Un seul exemple pour illustrer cette opinion : l'étonnant document du 28 février 1945 qui relate l'assassinat par un soldat allemand d'un soldat français, désarmé et captif, l'adjudant PINCON, au motif que, sous-officier de carrière, il n'était pas volontaire pour travailler au service de l'ennemi et demandait en conséquence que lui soit reconnu le bénéfice du régime prévu par la Convention de Genève (n° 373 du Lien).

Un tel rapport, d'une clarté d'exposition et d'une précision remarquables, devait-il rester enfoui dans les tiroirs personnels de son rédacteur, notre ami VERBA ? Poser la question, c'est y répondre : même si ce rapport figure dans les archives du Ministère des Anciens Combattants, à plus forte raison dans la négative, ce rapport devait être publié et son auteur comme le responsable du journal ont eu raison de le faire paraître.

Outre l'illustration sans équivoque d'une atteinte au droit international — il y en eut bien d'autres — ce récit donne à voir la gratuité et l'absurdité criminelle d'un acte bien défini, de l'enclenchement du processus à sa conclusion tragique. Événement « banal » en ces temps de violence, mais exemplaire parce que ne prêtant pas à contestation, comme il fut souvent de règle dans ces cas là. La seule réserve ou plus précisément la seule exigence de notre esprit : quelle suite, s'il y en eut, a-t-elle été donnée ?

Ceux-là auront écouté qui ont lu ce texte. Même s'il ne leur a rien appris en la matière, même si leur propre édification n'était plus à faire — beaucoup se sont trouvés ou ont connu situation « identique » — la possibilité donnée, serait-ce à un seul lecteur « extérieur », de connaître un tel fait, justifiait sa publication aujourd'hui encore.

On le voit, aucun complexe chez les « écrivains » du Lien : ils écrivent parce qu'ils jugent qu'il y a toujours quelque chose à dire (ou à redire) parce qu'ils savent que quelqu'un (ou quelques-uns) écouteront. Au point d'être changé ? Cela ne nous concerne plus... Au point de changer un tant soit peu l'ordre des choses ? Nous sommes modestes.

Les écrivains du Lien ? Des sensibilités différentes qui s'expriment. Un bien en soi. Leur souhait ? Croire et multiplier : le journal appartient aux deux mille adhérents de l'Amicale ! Ce n'est pas un domaine réservé et chacun, avec ses qualités, son émotion, son style propres peut y venir chercher « l'effet d'intime résonance » qui caractérise la communication réussie.

J. TERRAUBELLA.
12205 V.B.

Kommando 887-Godenstedt

RETROUVAILLES DU 16 MAI A AMBOISE

Le temps passe tellement vite ! Aucune comparaison avec nos longues journées de captivité qui sont maintenant bien lointaines et dont nous portons cependant encore les marques.

Durant de longs mois, nous avions perdu la « Liberté » et en revanche pendant ce temps que nous croyions perdu, nous avons découvert « l'Amitié ». Malgré la disparition de nombreux camarades, je constate que l'on organise de plus en plus de banquets de retrouvailles, ce qui est la preuve que si bien des souvenirs s'effacent, ceux de la captivité restent vivaces en notre mémoire. Aussi est-ce pour moi une joie immense de vous retrouver lors de nos retrouvailles.

Les amis qui y ont déjà participé y reviennent, mais toi qui jusqu'à présent n'a pu te déplacer, je suppose que les obstacles, en dehors de la maladie, ne sont pas insurmontables. Tu ne regretterais pas tes efforts, car comme moi, tu y trouverais une franche amitié, si rare à l'heure actuelle.

Nous étions 19 participants dont 6 anciens P.G., des épouses et quelques membres des familles. Le programme prévu par notre ami Pierre a été respecté.

— dès 9 h 30, rendez-vous à la gare d'Amboise.
— Ensuite : une tasse de café au Restaurant de la Poste ; visite de caves à vin à Montrichard ; banquet au Restaurant de la Poste à Amboise ; non prévu : un orage formidable sur la région ; visite guidée du Château d'Amboise ; visite de la Chapelle où une minute de silence fut observée à la mémoire de nos camarades disparus, à savoir : Tavenet, Choquet, Morel, Grandgonnet, les 2 frères Nulet et G. Lemitre (qui l'an dernier était avec nous).

Une pensée toute spéciale aux camarades Decque Aimé et Landot Alfred que nous savons souffrants ainsi que Amiet Jean dont nous avons des nouvelles des plus alarmantes mais non confirmées. De même pour Jullian Jean et Villien Emile qui ont des obligations familiales. Quant à Hallier Henri, Cuzzolin Guy, Ghironi Jean et Guyaux Joseph nous n'avons pas la moindre nouvelle.

Soyez rassurés, nous avons parlé longuement de vous, il est bien dommage que vous ne puissiez venir car pendant quelques heures vous retrouveriez votre jeunesse ; quant à votre épouse elle ne serait pas dépaycée ni isolée car elle rencontrerait des amies et ferait vite partie de la famille.

Réfléchissez-y, et cette fois sans faute, à l'année prochaine.

Willy BLANCHART.
Le Belge du 887.
23236 X.B.

Champagne LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P. G. V.B.)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix

KOMMANDO 605

J'ai appris à l'Amicale, par une lettre de PORTOT, l'annulation cette année de votre réunion annuelle, faute de participants inscrits dans les délais. J'en suis attristé, tout d'abord pour l'organisateur qui avait pris le relais de GROS (malade), c'est la première fois, depuis 1965, que pareille chose arrive.

Pourtant, si mes souvenirs sont exacts, en 1968, et ce malgré 13 inscrits et les grèves de l'époque, nous nous sommes retrouvés à 4 à Vonnas, mais nous avons maintenu la réunion, car je ne pense pas qu'un arrêt de celle-ci soit souhaitable pour la bonne marche de notre groupement.

Alors, chers amis du 605, afin d'éviter pareille mésaventure l'an prochain, et quitte à me répéter, et là est mon rôle de vice-président de l'Amicale assurant la liaison avec vous, je vous suggère, d'ores et déjà, de retenir la date du 27 mars 1983 à Paris pour notre 38^e Assemblée Générale. Là, vous serez à l'aise, une table pour le kommando où tous ensemble vous pourrez égrener vos souvenirs, dans l'ambiance amicaliste et joyeuse que sont toujours nos Assemblées Générales. Et vous pourrez organiser, autour de la date du 27 mars 1983, tout un programme touristique parisien, pour les amis du 605.

En tous cas, et avant de vous revoir, je vous souhaite à tous de bonnes vacances.

Roger LAVIER.

REUNION ANNUELLE DU 605

La réunion du 605, prévue à Beaune (Côte-d'Or), les 11 et 12 mai dernier n'a malheureusement pas pu avoir lieu, faute d'inscriptions en nombre suffisant, trois camarades seulement ayant donné leur accord ferme dans les délais fixés. La maladie en a retenu plusieurs qui ont déploré sincèrement de ne pouvoir participer, mais hélas, beaucoup n'ont pas donné signe de vie au reçu de la circulaire.

Formulons le vœu que l'an prochain soit plus favorable à une rencontre fraternelle.

PORTOT.

RENCONTRE

La France comptant trente-huit mille communes, comment, théoriquement du moins, ne trouverait-on pas dans chacune d'elles, un ancien prisonnier de 1939-45 ?

Il y a de grandes et de petites communes, des rurales et des urbaines, des qui sont les deux à la fois. Ainsi Carnac, charmante cité bretonne. Venu, avec Mme, y faire un court séjour en juin — la Bretagne est belle quand ses genêts d'or éclatent de partout — j'avais été, en quelque sorte, « chargé de mission » par PERRON : « Tu iras voir notre ami LE QUELLEC ». Eh bien, j'y fus. J'ai pris, comme on dit, le chemin de Pouldevé, dans le haut du bourg, non loin de l'église.

Au n° 12, je poussai le portillon blanc qui ouvre sur le jardin, arrivai dans une cour ouverte, derrière. D'un garage-atelier, « on » me regardait avancer. Cet « on » c'était LE QUELLEC lui-même...

Présentation faite, ce fut de suite « sympa ». Pouvait-il d'ailleurs en être autrement ? La qualité « gefang », c'est du sûr et du solide.

Mais LE QUELLEC est un homme occupé, dynamique, plein d'allant, un vrai jeune homme de... 62 ans, mais oui ! avec mes 63, j'étais bien distancé. Mais j'étais satisfait du contact, lui aussi.

Le verre de l'amitié P.G. nous l'avons bu, chez lui, avec les dames et sa « dernière » gentille fille, le dimanche d'après. Nous avons bu, sobrement, le champagne aimablement offert, goûté et apprécié les « amuse-gueules » — passez-moi l'expression — préparés par Mme LE QUELLEC. C'était bien, mieux, c'était parfait. On n'oubliera pas la gentillesse qui a présidé à cette... brève rencontre bretonne.

—O—

Ce même jour, une section d'A.C.P.G. des Vosges était annoncée, via notre hôte, au « Novotel » de la ville. LE QUELLEC et moi y fûmes vers le soir, pour les saluer et dans l'espoir, qui sait, d'y rencontrer quelques membres de notre Amicale... Et de fait, nous avons fait connaissance de la section de Cornimont, composée d'anciens P.G. de divers stalags : XII A, VII A, VII A, I B, et d'autres, dont un VB : Robert VOINSON, leur sympathique trésorier depuis 1945.

A la suite du dernier voyage à Lourdes, ce camarade — m'a-t-il dit — avait fait une demande d'adhésion à notre Amicale et un abonnement au Lien... qu'il ne reçut jamais. Devant ce silence, il n'insista pas. Ayant noté son adresse, je lui ai promis de faire le nécessaire. En lisant ces quelques mots, il verra que j'ai tenu parole, et même plus, puisque en réalité il aura reçu le numéro de juin auparavant. Qu'il me permette, en passant, de lui poser une question : « Que pense-t-il réellement du « Royal Kir » du Novotel de Carnac ? Est-ce un bon apéritif ou pas ? Et peut-on, sincèrement, le recommander à des « économiquement faibles » ?

LE QUELLEC et moi avons été heureux de cette rencontre et je crois, leur sympathique président, GUAZZONI, nous l'a dit, toute sa section a été touchée d'avoir été accueillie par Jean LE QUELLEC, remplaçant le président de la sec-

tion A.C.P.G. de Carnac, empêché, et, accessoirement par l'auteur de ces lignes...

On a beaucoup parlé autour des tables d'après et d'aucuns, qui le connaissaient, ont dit beaucoup de bien de notre camarade JEANGEOURGE, on vanté son accueil à La Bresse, à tout P.G., même inconnu, son dévouement à la cause P.G. Comme tout cela est le reflet d'une vérité bien connue, était de notre devoir de le noter ici.

Cette rencontre inopinée a donc été un très bon moment. Longue vie donc à ces camarades P.G. de Cornimont, à leur président, à leur trésorier. Et bien sûr, à toutes leurs dames, si aimables.

J. TERRAUBELLA.
12205 - V.B.

P.S. - Notre camarade Robert VOINSON était prisonnier dans un petit kommando à Grabenstetten, près d'Urach. S'il se trouve, au sein de l'Amicale, des anciens de ce kommando, qui ont donc connu VOINSON, ils peuvent entrer en premier contact avec lui, par l'intermédiaire du Lien.

Si, par ailleurs, quelque P.G. est en mal de location pour des vacances à Carnac, ils peuvent s'adresser à notre ami Jean LE QUELLEC. Il serait surprenant que notre sympathique « adjoint au maire » n'arrive pas à le dépanner...

Ceux de Tuttlingen

Je voudrais faire part, à tous les anciens du Kommando de la Tannerie à Tuttlingen, de la mort de notre camarade Edmond HERET. Il est parti après quelques jours de maladie, dans sa 70^e année. Lui et moi avions depuis longtemps des liens d'amitié que j'espérais resserrer encore, puisque, en venant habiter à Aulnay-sous-Bois, je m'étais rapproché de Pierrefitte où il habitait.

Nos camarades se souviennent de lui comme d'un homme qui ne faisait pas beaucoup de bruit là où il était. Petit, discret, plutôt silencieux, il passait inaperçu aux yeux de qui ne fait attention qu'à ceux qui s'imposent par leur prestance ou leur façon. Mais la cérémonie de ses obsèques a rempli l'église où elles étaient célébrées, preuve que beaucoup l'appréciaient et avaient pour lui estime et amitié.

Sa retraite, après 40 années comme garçon de bureau du Sucre, il l'a bien utilisée, puisqu'il l'avait mise à la disposition des prêtres de sa paroisse pour les aider dans les tâches matérielles et comptables qu'il pouvait remplir.

Mme HERET, heureusement, est entourée de l'affection de ses enfants et petits enfants. La mort si rapide d'Edmond n'en est pas moins douloureuse et certainement elle serait sensible aux témoignages d'amitié qu'on pourrait lui venir des anciens camarades de kommando de son mari.

Jacques BRION.

Le prisonnier cultivateur

Pendant le plus fort de l'hiver, l'activité paysanne n'était pas pour autant stoppée. Avant la guerre, le beau traîneau, décoré de jolies peintures, genre Fragonard, avec ses belles couvertures, glissait joyeusement, d'un village à l'autre, sur le grand tapis blanc, tiré par le plus beau cheval, harnaché du dimanche, avec ses colliers de grelots, que, seuls, on entendait.

Avec la guerre et le nouveau régime, le beau traîneau dormait sous une bâche, et le seul qui glissait encore sur la neige, était celui destiné au transport du fumier. Le patron connaissait tellement bien ses parcelles qu'il ne mettait jamais son fumier, malgré le linceul blanc très épais, sur le champ du voisin. Au retour nous rencontrions des groupes de biches non apeurées, qui nous regardaient passer et attendaient que le responsable forestier de la commune leur apporte un peu de fourrage. Ce garde connaissait, à quelques unités près, le nombre de bêtes vivant dans la forêt communale. Seul, un maire, à condition qu'il soit nazi, avait le droit de chasser, et devait livrer les deux tiers de ses prises au ravitaillement général.

Comme un prisonnier ne se laisse pas au travail à mi-temps, le maire nous utilisait dans les carrières. Un matin, je fus désigné, avec mon copain Bunisset, marchand de bestiaux à Masseret (Corrèze), pour descendre, à la barre à mine, des blocs de pierre, en haut d'une carrière et les envoyer à des civils allemands qui s'affairaient dans le bas, autour d'un concasseur.

Aussitôt, l'idée nous vint d'exploiter la situation. « Tu vises celui-là, je me paye l'autre ». Du bas montaient des vociférations « Herr Gott sacrament ! » Quelques blocs sur l'aire, puis quelques autres sur nos cibles. L'après-midi, nous sommes restés à la ferme, le chef de chantier aurait dit au maire que les français ne savaient pas travailler !

Puis vint un travail de plus grande envergure. Il s'agissait de « décalotter » une carrière, c'est-à-dire d'enlever la couche de terre arable et de cailloutis pour arriver aux blocs exploitables. Nous disposions de rails et de trois wagonnets, pour transporter le fruit de nos pioches et pelles, dans un creux, à quelques cent cinquante mètres, en pente douce.

Mon patron, qui commençait à apprécier mes menus services, ne voulait pas que j'aille à la carrière le matin, (parce qu'il faisait trop froid). Il voulait surtout m'épargner pour ses travaux personnels. Je partais donc, après

le repas de midi, sans courir bien sûr, vers la carrière. Les copains qui avaient cassé la croûte sur place, prenaient pelles et pioches à leur homme de confiance et nous chantions la Marseillaise. La sentinelle était un Saxon, vieux garçon, qui s'allongeait à l'abri du vent en fumant ou en lisant le journal. Il nous fichait royalement la paix. Il aurait même dit à un paysan qui nous l'a répété à la libération : « Ils étaient une douzaine, j'aurais pu m'estourbir et foutre le camp ».

Nous n'étions pas des sauvages, et il n'y a jamais eu d'évasion lorsque le gardien n'était pas désagréable.

Notre travail consistait donc à gratter le dessus de la carrière, à emplir les wagonnets, et à les pousser vers la décharge. Nous montions souvent, à deux ou trois sur le wagonnet et, « sauve qui peut » quand il commençait à prendre de la vitesse, on laissait filer. La remontée d'un wagonnet, déraillé dans le fond, nécessitait un gros travail et était laissée pour le lendemain.

L'heure des étables invitait notre gardien à nous ramener au village chez nos divers « maîtres ». Le maître qui faisait quelques apparitions le soir, trouvait que notre travail n'avançait guère.

Avec mon patron, nous allions aussi travailler dans « ses » bois. Il s'agissait de couper de petits sapins morts, et d'en couper un peu partout d'autres, où ils avaient poussé trop drus. Mon bauer, qui tenait à ce que je prenne mon travail à cœur, intelligemment m'expliquait pourquoi on enlevait celui-ci et non celui-là. Il faisait de même quand il s'agissait d'embranchement m'indiquait pourquoi, par exemple, il mettait des poutres de terre après la luzerne, etc. Egalement pour les bours, pourquoi on commençait une année par le milieu et l'année suivante par les bords extérieurs du champ, — en ayant soin de grignoter toujours quelques centimètres au voisin.

Donc, du bois, nous ramenions plusieurs charrettes par jour, que j'étais chargé ensuite de débiter. Je faisais des petits fagots des menus branchages, de cinquante centimètres de long, qu'on plaçait dans un grenier et qu'on entraînait en entier l'hiver dans le grand poêle de fayence. Avec le bois à scier, puis à casser à la cognée, Ernst m'avait montré à faire des tas en forme de hutte, toit en coupole, maintenus de l'intérieur par de petites branches. Le bois séchait ainsi de tous côtés. Il arrivait quelquefois qu'il me dise le matin : « Cette nuit, il y a encore eu un bombardement, les « maisons » se sont

effondrées». Ça ne me dérangeait aucunement de les refaire.

Avec le printemps, le temps des labours, puis de la herse, des semailles, du rouleau, etc., était arrivé. Après un apprentissage très rapide, mon patron me mit à la charrue. Nous avions chacun notre engin et notre cheval et on se suivait à distance, lui, avec le jeune nerveux et moi avec le brave Fuchs (Renard, dont il avait la couleur). Malgré toutes les pierres qui encombraient le sol, j'aimais assez ça. Lorsque nous nous trouvions vis-à-vis, il disait invariablement «Ja, Ja» et amorçait une conversation, l'histoire de souffler un peu, et de faire reposer... les chevaux. Les poètes ont toujours plaint le laboureur qui trime pour nourrir l'humanité, à la sueur de son front, mais c'est un travail qui n'est pas plus dur que les autres. Evidemment, quand il pleuvait copieusement, et sans arrêt, il n'était pas question de rentrer à la maison. Nous étions complètement trempés et Marie me donnait une chemise sèche de son mari pour me changer.

Au kommando, j'avais pris mon travail d'homme de confiance très au sérieux. Je m'étais procuré, je ne sais plus trop comment, un extrait de la Convention de Genève. J'avais obtenu du maire que nous assistions à la messe, ce qui nous dispensait des étables le dimanche matin, et que nous puissions prendre un bain par semaine. Ceci se passait à la Wascherei, la laverie municipale. Les grands baquets à linge des paysannes étaient laissés libres et nous apportions chacun du bois pour chauffer l'eau. C'était le meilleur moment de la semaine. Au milieu de la vapeur, nous chantions en nous ébrouant, toujours sous l'œil vigilant de notre voltigeur. Un jour, le maire avait voulu supprimer cette facilité, sous prétexte que nous consommions beaucoup trop de bois et, peut-être aussi, à la suite de réclamations d'habitants qui n'avaient pas de prisonniers, ou même de certains de nos patrons. Mon intervention fut aussitôt efficace et l'interdiction ne dura qu'un dimanche.

A la «Maison des pauvres», notre hôtel, j'avais obtenu l'installation d'un poêle et j'écrivais presque tous les dimanches au Commandant du Camp pour réclamer des cartes spéciales, aux lignes comptées, pour notre courrier, des capotes, des chaussures, etc. Un jour, je reçois du camp un beau lot de godasses. J'en distribue, après essayage, une bonne paire à chacun, puis une deuxième. Malheureusement, le Stalag avait fait une erreur et il m'en fallut réclamer une paire à chacun. Alors là, les sourires s'étaient éteints.

J'avais adressé aussi une belle lettre à la Croix-Rouge, de prisonniers isolés dans la Forêt Noire et dont le moral était à plat. Je reçus de Suisse, de la firme Thorens, un beau phonographe avec quelques disques que nous avons fait jouer et rabâcher. J'ai ensuite demandé, contre remboursement, une boîte d'aiguilles, que je reçus franco. Un matin, mon patron m'annonce que je suis convoqué par le capitaine commandant les wachmanns du cercle de Rottweil. Je me salue le mieux possible en adjudant. En général, ils respectaient assez les prisonniers qui étaient restés fiers et militaires. Mon patron était lui aussi tout fier de me conduire, le gardien devant rester au kdo. Arrivé à la caserne, un feldwebel vint à ma rencontre, nous nous saluons militairement. Il me serre la main et m'introduit chez le capitaine qui me rend mon salut et me dit : «J'ai été aussi prisonnier en France en 1914-18. Vous adressez souvent des demandes et des réclamations au Commandant. Je préférerais que vous vous adressiez à moi, je vous donnerais satisfaction dans la mesure de mes moyens». Ma réponse : «Merci de votre proposition de m'adresser à vous. J'en userai». Salut militaire. Il tint parole. Je rentrai à Bosingen avec mon bauer, qui me confia qu'un officier lui avait dit «Pion est un type formidable, c'est dommage, c'est un français». Ma modestie en souffrit, mais c'est la fin de la citation qui me plut. C'est qu'à chaque évasion, je subissais l'interrogatoire. Evidemment, je ne savais jamais rien, alors que tout le kdo participait à la préparation.

Dans le même temps, sans m'en rendre compte, mon état physique s'était bien amélioré, les durs travaux ne me fatiguaient plus tellement. Toute la famille me considérait un peu comme un des leurs. Dans le village, tout le monde se tutoyait, prisonniers et autochtones. Un peu comme chez nous à la campagne, chaque paysan était doté d'un surnom. Entr'eux, ils évitaient de s'appeler par leur surnom, mais pas nous. Nous n'hésitions pas à dire «Grussgott goumiarch!» (Bonjour Cul de caoutchouc) à une vieille paysanne qui vivait avec son frère jumeau et dont la croupe oscillait en effet comme celle des vaches et chez qui avait officié, je crois, notre camarade Raymond Triquet.

A part le départ de presque tous les hommes valides sur tous les fronts, on vivait à Bosingen un peu en

dehors de la guerre. L'offensive déclenchée fin 1941 contre la Russie inquiéta sérieusement les Allemands, qui commençaient quelque peu à douter de la victoire finale. Dans les kommandos, nous ne savions pas grand chose. Le Maréchal Pétain était le chef de l'Etat Français, et nous envoyait des colis. De de Gaulle, on ne savait autant dire rien. Dans le «Schwarzwalder Bote», le journal local, rien que des victoires, des BRT alliées coulées au fond des mers, mais ce qui nous plaisait, c'était la page parsemée de plus en plus de croix noires. Chacun son tour.

Des camarades qui travaillaient chez des vieux, s'attardaient quelquefois pour essayer d'écouter la radio anglaise. Tous les renseignements ramassés par les P.G. disséminés aux quatre coins du village étaient centralisés au kommando, qu'ils aient un caractère stratégique, ou simplement local : une vache qui avait vélé, un bauer malade. Quand la sentinelle me distribuait, aux aurores, à la ferme, Ernst arrêta d'eng... sa femme — je lui avais dit qu'en France, on était très gentil avec la femme —, et après le «Grussgott» et les nouvelles, on se chargeait de leur remonter le moral. Le frère de Marie, un garçon agréable que j'avais un peu connu, était gefallen en Finlande, par 55° sous zéro.

Comme l'année précédente, les foins et la moisson furent récoltés avec la même frénésie, mais, ma musculature s'étant bien fortifiée, le travail me paraissait bien plus léger. Mon patron me disait même «si tu avais été cultivateur, qu'est-ce que tu aurais été costaud». Les produits de la ferme étant presque tous consommés par la nombreuse famille et les bêtes, j'avais l'impression de travailler non pour l'Allemagne, mais pour la famille. Néanmoins, la Blitz Krieg, guerre éclair, s'éternisant, l'Allemagne s'organise pour tenir. L'armature du parti lui est précieuse. Tout est structuré,

OFFRE SPÉCIALE AUX LECTEURS du «LIEN» et à LEURS FAMILLES

100 CARTES DE VISITE, en boîte plastique (Maximum 3 lignes imprimées. Sans relief)

Prix franco : 60 F

100 cartes en plus pour : 30 F

Si possible, joindre une de vos anciennes cartes pour le modèle des caractères, nous emploierons les mêmes ou les plus approchants.

Toute commande doit être rédigée en lettres d'imprimerie pour éviter les erreurs.

Commande à adresser à :

Imprimerie J. ROMAIN

79110 CHEF-BOUTONNE

Toute commande doit être accompagnée de son chèque de règlement. Merci.

l'emblavage, les livraisons, etc. Tel paysan, propriétaire de tant d'hectares doit livrer tant de blé, d'orge, de fourrage, de pommes de terre, etc., que la récolte soit bonne ou mauvaise. Dès que les «contrôleurs» nazis abordent le village, le téléphone arabe fonctionne. Toute la famille, moi aussi avec plaisir, cachons du blé dans les coffres à linge, qui servent de siège aux enfants, dans les remises, etc. Un jour, arrive l'ordre de livrer du fourrage, probablement pour les chevaux dans les bourbiers russes. Mon patron, paysan avant tout, sort d'un grenier spécial du foin presque moisi, qui avait subi des pluies torrentielles. Comme si ça ne suffisait pas et pour faire le poids à la bascule municipale, il dispose sur la charrette un lit de foin, me demande de lui passer des arrosoirs d'eau, puis du foin, puis de l'eau. Quel plaisir ! J'aurais dû intervenir pour lui faire obtenir un titre de résistance.

Dans le travail, il était de plus en plus aimable avec moi. Son «Ja, Ja» voulait dire la pause, et on parlait de n'importe quoi, comment il avait connu sa femme, qu'il avait travaillé, étant garçon, chez des juifs très gentils avec lui, etc. Une fois, je lui dis : «Hitler, avec sa race élue, n'a pas tellement réussi à Bosingen». Je jouais sur le velours presque tous les beaux gars étaient partis et je lui cite un tel, fada, un borgne, un bancal. Pas fâché, il me répond : «Ca, ce n'est rien, si tu avais vu il y a une cinquantaine d'année, ce n'était que des petits à grosses têtes». Il en restait en effet quelques spécimens au village, ce qui devait être dû aux nombreux

mariages consanguins, depuis des générations. Dans un bourg d'un millier d'âmes, il y avait encore dix neuf ménages Bantle-Bantle. Les paysans n'avaient pas le temps ni l'audace de passer la montagne et d'aller chercher femme dans une autre vallée.

Des histoires anti-hitlériennes commençaient à se raconter de bouche à oreille. «Un paysan et Hitler s'arrêtent près d'un calvaire, dans la campagne. Le paysan, en montrant le Christ lui dit : Avec tout le mal que tu as fait partout, voilà le sort qui t'attend. Hitler lui répond : Je m'en fous, à la fin de la guerre, il n'y aura plus de marteau, ni clous.

Dans la campagne, la récolte du regain terminée, on menait les vaches dans les prés, pour grignoter le peu d'herbe qui poussait encore, pour économiser le foin. Ce travail, assez agréable en automne, m'échappait souvent au profit des gamins qui, il faut le dire, étaient plus aptes à courir après les vaches qui s'égarèrent. Il arrivait que l'herbe trop mouillée gonfle ces braves bêtes, qui pouvaient en mourir. Alors le vétérinaire ou son remplaçant était appelé d'urgence. Il faisait avaler des cendres à la vache et lui perçait, avec un stylet, le flanc d'où s'échappaient les gaz et l'herbe cause du mal.

Je m'étais bien habitué aux bêtes, en particulier pour les détacher et les rattacher au moment de les faire boire. Une fois, je ne sais si c'est par sympathie, ou à cause de mon grade occasionnel dans l'armée, au moment où j'attachais une vache, un bœuf rentre et me monte dessus, les deux pattes sur les épaules. J'aurais cru que c'était plus lourd, mais le gros de son poids devait peser sur les pattes arrières. Je ne lui en tins pas rigueur.

Puis, arrive un nouvel hiver, qui nous parut, avec notre poêle, quand même moins rigoureux que le précédent. Nous avions fait un arbre de Noël, nous choisissions le plus beau de ceux rapportés par les copains et avec les colis et le phonographe, les parties de cartes, nous essayions d'armer notre patience.

La grande fête, à la ferme, à l'entrée de l'hiver, était le «Schlachtag», c'est-à-dire le jour où on exécute le ministre, la St Cochon. Toute la famille est en effervescence, tout le village est au courant, les enfants manquent l'école. Le Metzger (boucher) arrive de bon matin, avec ses tabliers bien blancs, son pistolet et ses couteaux. La bête ficelée crie sa détresse, le coup de pistolet au front la fait taire et, mon patron, qui allait vomir dans l'écurie, lorsqu'il voyait le sang d'une souris et me laissait le soin de m'en occuper, est le premier à présenter le grand saladier pour recueillir le précieux liquide. Toute la journée, le boucher-charcutier confectionne des mètres de saucisse et de «blutwurst», boudin spécial de la Forêt Noire. Les quartiers du porc sont mis à saler dans un grand baquet, non sans y avoir ajouté de la sève de sapin. Quand la viande aura bien absorbée tous ces parfums, nous monterons les gros quartiers dans la cheminée grandement prévue à cet effet et où ils prendront une couleur jaunâtre de la fumée dégagée des petits fagots de branches de sapins confectionnés au printemps.

Ernst voulut aussi m'initier à la fabrication autant artisanale que clandestine du schnaps. Il était tout fier de me faire admirer la petite flamme bleue que l'allumette avait provoquée sur son alcool. Les morceaux bien gras du cochon frais et le schnaps étaient l'un et l'autre très appréciés lorsque nous travaillions en forêt dans la neige ; presque autant qu'un paquet de chandelles pour les Esquimaux du Grand Nord.

Au kommando, nous étions abreuvés de notes et circulaires concernant, bien sûr, la discipline, les évènements, les rapports avec les femmes allemandes. Mais l'annonce de la libération, après les 14-18, des postiers, des cultivateurs, restait souvent lettre morte. Dans le même temps, nos évadés étaient toujours repris. A l'intérieur du Reich, on pouvait toujours circuler jusqu'à épuisement des provisions, mais les frontières étaient bien gardées par deux réseaux de sentinelles et au milieu... les chiens. Pour les repris, c'était le Heuberg, Rawa Ruska, le déminage derrière le front Russe ! Après plusieurs années de captivité, les écoutes clandestines de la radio anglaise et les pages des journaux, de plus en plus parsemées de croix noires, nous apportaient l'espoir. Je jugeais que ce n'était plus la peine d'essayer de prendre une balle dans le c... pour le prestige. Encore un peu de patience. Le moral n'était pas flambant neuf pour autant, et moi, qui ne suis pourtant pas bigot, il m'est arrivé, en rentrant le soir des champs, de m'arrêter au pied d'un calvaire pour faire une prière. Je n'en ai pas honte. «Sentant passer la mort, se recommander à Dieu» a écrit le poète.

PION. 4049 VB.

Un tour du diable

Les offres d'emploi ne manquaient pas en kdo ! Malheureusement à cette époque le chômage n'existait pas en Allemagne et c'est ainsi que la majorité d'entre nous a fait, dans les villes et villages allemands, des tas de métiers auxquels elle n'aurait jamais pensé dans la vie civile.

Pour ma part, je me suis retrouvé affecté à la principale épicerie de Molln (si mes souvenirs sont bons, il n'y en avait qu'une !) Mon travail consistait à aller chercher des sacs de rutabagas, pommes de terre, etc... dans la réserve et à les vider dans les casiers prévus à cet effet dans l'épicerie ; aider à soulever tout ce qui faisait un certain poids, nettoyer, balayer, etc.

Pour un prisonnier, la place n'était pas trop mauvaise, car il avait la possibilité de chaparder de-ci de-là, un légume, un fruit, ou tout autre nourriture. Je n'y suis resté qu'une huitaine et, dans ces huit jours j'y acquis une certaine expérience. D'autre part, cette épicerie fournissait aussi bien le kdo, que le sanatorium et, de ce fait, était très bien achalandée pour l'époque, bénéficiant de tickets spéciaux pour les SS tuberculeux.

Une fois par semaine, pour le ravitaillement, il fallait se rendre aux halles de Hamburg situées à une soixantaine de kilomètres.

Un jour nous nous y rendîmes en camion et, arrivés dans cette grande ville, ma «patronne» me mit un «diable» entre les mains et m'intima l'ordre de l'accompagner. Je la suivis donc chez les différents grossistes et pendant qu'elle remettait les tickets et payait, je chargeais la marchandise avec l'aide du commerçant, la conduisais jusqu'au camion, la vidais dans ce dernier et... recommençais.

Enfin le camion était plein ! L'épicière m'indiqua qu'il restait une dernière corvée à exécuter. Je la suivis donc encore une fois. Nous traversâmes toute la place de Hamburg, sous les yeux étonnés des allemands qui se retournaient à mon passage, ébahis de voir un français prisonnier sans être accompagné par un gardien en uniforme. Nous pénétrâmes dans un établissement où deux gars me mirent d'office un énorme tonneau de choucroute sur mon diable et par dessus trois sacs d'oignons ! Ils m'aiderent à démarrer et m'intimèrent l'ordre de foncer vers le camion où ma patronne m'attendait.

C'était facile à dire !... Les sacs sur le tonneau me bouchaient la vue... Et descendre du trottoir n'était pas simple ! J'y parvins cependant sans

dégâts et me voilà traversant la grande place en poussant avec peine mon chargement. Arrivé au milieu, je sentis brusquement que mes roues étaient coincées. Je n'avais pas remarqué les rails du tramways et une des roues était entrée dans l'un d'eux.

Doucement... Tout doucement... Je sentis que malgré mes efforts mon diable versait... et... à bout de force... je lâchais tout !

Les sacs d'oignons, tenus par un morceau de ficelle en papier, s'éparpillèrent sur toute la place et en tombant le couvercle du tonneau s'ouvrit en répandant une partie de la choucroute sur la chaussée !

A mon grand ébahissement je vis se précipiter toute une foule (naïvement je pensais qu'elle venait à mon secours !) mais, quelques instants plus tard, je me retrouvais seul, sans un oignon... et sans âme charitable pour me donner un coup de main afin de remettre le tonneau (qui devait bien peser encore plus de cent kilos) sur mon diable. J'y parvins cependant, et vous laissez deviner l'accueil de ma «patronne» devant le tonneau aux trois quarts plein et les trois sacs d'oignons vides !

Robert VERBA.

LES VEINARDS

Cet article est dédié à tous les anciens P.G. des VB-XABC et à mon frère, tombé dans les bombardements, en captivité.

La drôle de guerre ayant fait de nous des P.G. de 1940 à 1945, nous avons dû attendre 35 ans pour être reconnus comme anciens combattants et cela grâce à la ténacité des mouvements de prisonniers, dont l'U.N.A.C., dont fait partie notre Amicale.

Le récit d'une journée « pas comme les autres » vous fera revivre les journées passées en captivité, et donnera à nos dirigeants passés et actuels l'image d'un Kommando dans l'adversité. NEUMUNSTER, le 25-10-44.

Depuis 5 ans, nous sommes là. Aujourd'hui nous sommes de repos au camp de Wittorf, car travaillant 12 heures de nuit, le jour nous dormons. Il y avait avec moi Joly, Meslard, Viaouet, lorsqu'à 12 h 30 les sirènes font entendre leur hurlement : c'est l'alerte ! Instinctivement je me lève. Question d'habitude, pensez donc, notre ville se trouvant dans l'axe Hambourg, Kiel, Lubeck nous avions très souvent de jour ou de nuit droit au passage d'avions se dirigeant sur Berlin.

Pourtant, aujourd'hui, cela me paraît bizarre ; car depuis le commencement de l'alerte, 30 minutes... et c'est déjà le calme... Je réveille mes copains. Tout naturellement j'ai droit à des appellations contrôlées de noms d'oiseaux, mais j'insiste quand même et enfin ils se lèvent à l'exception de Joly qui replonge dans ses rêves...

A 13 h 10 nous entendons le ronronnement des avions et comme, ô habitude, nous sortons et scrutons le ciel, un nuage apparaît, grossissant à vue d'œil et à 13 h 17 très exactement, nous entendons les sifflements sinistres des chapelets de bombes... ce n'est pas possible !... jamais, depuis 5 ans, nous n'avons été bombardés, mais cette fois, c'est vrai : Neumunster a droit à l'arrosage... et quel arrosage !... la gare et les usines sont touchées... maintenant les bombes incendiaires tombent sur notre camp... notre baraque n'est pas épargnée. Heureusement que Joly, enfin réveillé, nous a rejoints car la baraque brûle. Aussi, entre deux vagues d'avions nous réussissons à sauver le plus possible de valises appartenant à ceux de nos camarades qui travaillent dans l'usine, et qui doivent, nous l'espérons, être à l'abri.

Ça hurle de partout, en allemand, en français, en russe, et même le berger allemand de notre gardien hurle à la mort : le pauvre attaché à sa boucle finira carbonisé sous nos yeux.

13 h 50, de nouveau les sirènes ; cette fois, c'est la fin de l'alerte. Les copains viennent voir les dégâts, et nous signalent que l'usine a pris quelques bombes. Heureusement, la totalité de mon kommando est présente à l'appel qui en suivi, ce qui, hélas, ne sera pas le cas d'autres kommandos, car ce jour-là 7 français manquèrent aux appels.

Alors, les P.G., des veinards qui étaient à l'abri de ce qui se passait en France ? Certainement pas car des journées comme celle que nous venons de vivre, il y en aura beaucoup d'autres d'ici avril 1945.

Mon espoir est que les dirigeants actuels, comme ceux d'hier, dont certains et non des moins dres ont été prisonniers avant d'être des résistants se rappellent tout cela et fassent en sorte que les prisonniers de 39-45 aient droit, comme les autres combattants, au respect de la nation, car eux aussi, derrière les barbelés, ont continué à faire leur devoir, en s'évadant, en refusant le travail et en sabotant par tous les moyens.

Alors, Messieurs les dirigeants anciens P.G. n'oubliez pas dans votre moisson de lauriers largement distribués, vos anciens compagnons de misère.

Roger LAVIER.
Vice-Président.

Initiation

Transféré du front-stalag d'Hesdin, j'arrivais au camp de Sandbostel en décembre 1940. Quelques jours après, avec mes deux camarades Maguire et le regretté Galinier, nous étions expédiés en kdo et ce malgré nos protestations à titre de sous-off. et nous appuyant sur la Convention de Genève.

Notre réaction n'ayant rien apporté (bien au contraire), le lendemain de mon arrivée au kdo 692 un gardien m'accompagne chez mon premier employeur. Il me laisse, devant une grande ferme, entre les mains d'une femme d'un certain âge qui devait être la patronne. Après un long discours où, et pour cause, je ne compris rien, elle me fit signe de la suivre.

Nous nous dirigeâmes vers les dépendances en glissant plutôt que marchant sur une patinoire glacée contournant un énorme tas de fumier. Elle s'arrêta devant une construction un peu basse d'où provenaient des grognements de porcs. La femme ouvrit la porte et dans une demi obscurité, doublée d'une odeur peu alléchante à mes narines de citadin, je distinguais une douzaine de porcs classés par taille dans trois compartiments et un énorme gorret, isolé, dans un box.

Très étonné, je me demandais ce que nous allions faire dans cet antre, la femme, les gorrets et moi.

Avec force gestes et cris, la patronne me fit comprendre que je devais sortir d'un des compartiments un des porcs par elle désigné et le prenant par les oreilles le lui amener dans le box du gros solitaire. Malgré mon ignorance je compris quand même qu'il devait s'agir d'une truie que je devais attraper et lui amener.

La prise des oreilles grasses et glissantes fut une véritable prise de lutte, car cet animal se débattait en poussant des grognements déchirants. Je parvins enfin à sortir cette satanée bête et à la trainer dans le box où la patronne se trouvait près de son gros porc, qui devait être certainement un verrat. Je réussis (et il fallait le faire) à coincer la tête de la truie dans l'angle du box et la femme libéra son mâle. L'opération dura un bon moment sous les grognements des autres porcs dérangés dans leur tranquillité. Grognements accompagnés de plus par les cris de la patronne. Je n'ai jamais su après qui elle en avait, moi, le verrat ou la truie ? Par contre ce que je me souviens bien, c'est d'avoir ressenti une terrible impression de détresse en me voyant ainsi dans cette situation.

En si peu d'instants être tombé si bas. Sous-off. P.G. obligé de participer aux ébats amoureux de deux porcs sous la haute et hurlante direction d'une vieille allemande, dans un box puant, pataugeant dans les excréments et tenant tant bien que mal les oreilles de cette truie qui, en s'agitant, me précipitait constamment contre les cloisons. Pendant ce près de mon visage haletait le verrat en pleine activité...

Pour un néophyte comme moi ce premier travail forcé en Allemagne fut une véritable « Initiation ». Je pense que les lecteurs du Lien qui liront cette anecdote verront la scène et qu'elle rappellera, à certains, des souvenirs. Je sus, par la suite, que le superbe verrat appartenait à la patronne et que les saillies étaient payantes. Ces opérations se reproduisirent assez souvent, des bœufs voisins amenant leurs truies. Si j'étais, hélas, chaque fois mobilisé pour ce travail « réjouissant » par contre, après l'opération, je n'étais pas invité à la dégustation du petit verre de schnaps que la patronne offrait généreusement au propriétaire de la truie amenée.

Inutile de dire que les journées de ce rude hiver, pendant les trois mois que je travaillais dans cette ferme, furent longues, dures et tristes. En effet, à cette tâche s'ajoutaient les travaux normaux hivernaux tels : le nettoyage de toutes les écuries et le chargement par brouettes très lourdes vers le tas de fumier, en équilibre sur des planches glissantes par le gel et mouvantes. Cela effectué dans le petit jour, dès l'arrivée à la ferme. C'est à cause de cette faible visibilité, car il était défendu pour cause de défense passive, d'allumer au dehors, qu'un certain petit matin très sombre, la roue de ma brouette quitta la planche et tout bascula dans le purin, la brouette, son chargement et moi. J'en ressortis puant et dégoutant sous les éclats de rire de la vieille et de son jeune commis hitlerien acharné.

En avril 1941, je fus viré, classé par la patronne comme « faul » et engueulé par le Wachtmann courroucé. J'abandonnais avec joie la ferme Speel. Mais cette joie dura peu, car je n'étais pas au bout de mes ennuis. Ce n'était qu'un début, mais cela est une autre histoire.

H. FISSE.
Kommando 692.

LE 526 MOLN - RETROUVAILLES

Il y a 37 années, oui 37 ans depuis notre libération de 1945 et pendant tout ce temps, je n'avais jamais eu le temps d'aller à l'assemblée générale de l'Amicale. Mon inscription remonte à 1975, à Lourdes, j'avais pensé retrouver des camarades et mes espoirs avaient été déçus et c'est par hasard qu'un camarade pris mon inscription pour l'Amicale, chose que j'aurais dû faire depuis longtemps.

Le hasard a des détours assez curieux, un jour un camarade me demande de lui rapporter un appareil radio qu'il avait gagné à la tombola, on le lui avait recommandé, car c'est très fragile. Je suis donc allé au 2B prendre cet appareil et, par curiosité, je suis allé au Stalag X. J'ai dit à la personne présente que j'étais de ce stalag et que j'avais bien connu Robert Verba qui était notre homme de confiance, et, en regardant le fichier, le permanent a vu que c'était vrai, je lui ai donc dit de souhaiter le bonjour à l'ami Verba.

Quelques jours après, je recevais une lettre de Verba me disant ses regrets de son absence ce jour-là.

Etant donné que je suis trésorier national d'une association de retraités et personnes âgées, qui groupe près de 400 000 adhérents, et que je vais au moins trois fois à Paris par mois, quoique de Nantes il y a quand même 400 km, j'ai retrouvé mon ami Verba quelque temps après chez lui. Il faut dire que tous les deux nous étions émus et nous sommes tombés dans les bras l'un de

l'autre (d'aucuns trouveront cela peut-être ridicule, mais les P.G. comprennent).

Je lui ai promis de faire tout mon possible pour venir le 28 mars avec ma femme et, également, de lui demander à mon ami Pellerin et à dame de venir également les camarades se souviendront bien de Pellerin qui s'occupait de la bibliothèque, ce que nous avons fait.

Ce n'est pas sans émotion que nous avons retrouvé des camarades, Raphaël Descottes, qui malgré un accident avait tenu à venir quand même, Bernard Adam et après 37 années, nous racontant nos souvenirs et combien je regrette de ne pas être allé plus tôt à ces assemblées. Je craignais que mes camarades de captivité me fassent grise mine, et j'avoue que j'étais fatigué. Il avait fallu se bagarrer pour retrouver une situation et le temps passe si vite.

Nous devons remercier notre ami Robert et Mme de la réception du samedi soir et je me promets bien d'aller à l'assemblée générale, à pied s'il le faut, quoique cela fasse un peu loin, pour je l'espère, revoir des camarades qui étaient absents ce jour-là. Quand Robert et sa femme, je ne serais pas un an sans le revoir.

J'arrête là ma détestable prose, car au cas où vous ne vous en apercevriez pas, je ne suis pas doué pour ce genre de travail.

André GOT.



TOUJOURS FIDELE... COMME L'ARDECHOIS

Le mistral s'est assoupi, laissant derrière lui une brise douce et parfumée, faisant frissonner les beaux cyprès souhaitant la bienvenue en cette belle cité romane d'Orange.

Orange fière de son passé... de ses monuments historiques... c'est toute la Provence du chant des cigales, sous ce ciel d'azur chanté par Mistral dans Mireille.

Yvonne et Jules GRANIER, dont je suis l'invité, m'attendent, et de nous retrouver dans une cordiale accolade.

Deux heures d'avance, grâce au T.G.V., le temps nous est accordé pour admirer le Théâtre Antique mondialement connu par son festival d'art lyrique et dramatique. Sa façade, haute de 37 m, large de 103 m, rien n'est plus imposant. Quant à l'Arc de Triomphe c'est un des plus beaux que l'on puisse voir et contempler.

Quittant cette belle ville par la vallée du Rhône, remontant celui-ci que nous traversons à Pont-Saint-Esprit sur un pont de 919 m laissant découvrir une bien jolie cité bâtie par la confrérie des frères Pontifes.

Et puis nous voici au pied de la Corniche des Cévennes et des Gorges de l'Ardèche avec Saint-Martin d'Ardèche et Aigueze, village médiéval restauré avec art, ses vieilles maisons entourant le vieux château d'où, de sa terrasse, la vue est magnifique sur l'Ardèche aux eaux tranquilles aujourd'hui, mais qui parfois, deviennent si furieuses, brisant tout et ne trouvant que son calme dans le Rhône où elle se jette bouillonnante.

Le temps nous manque, hélas, pour remonter ces gorges sublimes, jusqu'à Vallon Pont d'Arc, merveille naturelle, que l'on ne cesse de découvrir.

Les Cévennes, dans toute leur beauté, gardent cet aspect de calme et de mystère.

Les valonnements s'étendent, couverts d'un frais tapis vert que trouent, çà et là, des touffes de genêts d'or, donnant à cette monotonie naturelle un éclat rayonnant au couchant, tandis que la bise fait

onduler ce merveilleux décor et semble murmurer le chant des Camisards ou des mineurs de la Grande Combe.

La route serpente et chaque tournant offre un paysage différent, avant d'en arriver à la vallée sous l'œil du Mont Lozère, qui tel un berger, semble veiller sur son troupeau.

Voici Gagnières... une petite route... et c'est Chavagnac.

Ce mas cévenol de nos amis GRANIER, fière bâtisse aux murs rugueux dans lesquels s'accroche la vigne vierge et que serpente dans les balcons forgés ces jolies roses, que les iris font la haie, qui sifflent les hirondelles. La grille franchie, tandis qu'aboie le chien fidèle, heureux de retrouver cette belle demeure, meublée avec des doigts de fée.

C'est un repos contemplatif... puis le repas « au cordon bleu »... On voudrait rêver encore... mais demain ce sera la « Journée des Retrouvailles »... faut y songer... Allons dormir. SAMEDI 15 MAI

Se réveiller « au chant des oiseaux, alors que le soleil est déjà haut, convient au voyageur ».

10 heures. Nous partons tous les trois pour Saint-Jean-du-Gard où se tient le traditionnel déjeuner organisé par nos délégués gardois et ardéchois GRANIER et POUDÉVIGNE.

L'hôtesse a déjà préparé la salle et dressé une belle table en fer à cheval, très accueillante. Mais voici venir les camarades et amis, heureux de se retrouver une année de plus, même si les temps sont dégringolés ou blanchies, si les rides creusent ces visages burinés par le temps.

Et chacun de prendre place devant l'apéritif offert par l'hôtelier.

Le repas est copieux, agréablement servi, et convient aux plus difficiles.

Avant d'en terminer, Yvonne et Jules Granier, leur modestie dut-elle en souffrir, peuvent se réjouir du succès de cette journée. En excusant le président Langevin, Henri Perron, Maurice Ros et Pierre Ponroy, empêchés, Jules Granier remercie l'Amicale VB-XABC du geste délicat d'avoir offert le champagne pour terminer ce déjeuner si réussi.

J'y ai retrouvé Chaballier, Pierre-Marc Causse, René Thirion du VB (déjà décédé les anciens d'Ulm sont partout), mais la palme revient à nos camarades des XABC : Poudevigne, Nogier, Guille, Maurice, Pialot, Moufflet, Matéo, Sicot, Linarès, tous accompagnés de leurs fidèles épouses, lesquelles sont très applaudies. A côté des Granier, le Père Forestier qui nous dédicace son livre : « Souvenir d'un soldat de 40 » et le Père Ponthier venus tous les deux de la Lozère.

Le rideau est tombé sur cette chaleureuse ambiance, toute d'amitié et de souvenir. Il faut se séparer, avec émotion... car une année c'est encore loin... mais si court dans une vie.

Que nous soyons autant l'an prochain, si possible, c'est le vœu que nous formulons tous... et si Dieu le veut, plus encore... à Joyeuse !

A toutes, à tous : MERCI.

Bien cordialement.

Lucien VIALARD.
Ancien d'Ulm - V.B.

UN GRAND ABSENT

Une émouvante cérémonie du souvenir a eu lieu le mardi 25 mai à Vanz, ville natale du regretté Père Antoine DERISOUD, décédé il y a eu un an.

Dans cette petite église, où il fut baptisé, dit sa première Messe et reçu le dernier adieu, une Messe était célébrée devant la famille DERISOUD-RIGOT et de nombreux alliés, paroissiens, camarades et amis du défunt, venu assurer la famille dans la peine, de toute leur sympathie attristée et leur fidèle souvenir à ce brave curé, si bon, si loyal, si conciliant envers tous, aujourd'hui « grand absent »

mais toujours présent dans le cœur de tous ceux qui l'ont connu, admiré, regretté et aimé dans toute sa bonté.

Qu'il dorme en Paix dans ce petit cimetière, comme il l'avait toujours souhaité.

PREMIER JEUDI

C'est maintenant les vacances. La reprise aura lieu le jeudi 2 septembre à l'Opéra-Provence. Nous serons tous là pour nous raconter nos belles journées de vacances qui je l'espère, auront été toutes ensoleillées.

Je vous donne rendez-vous le jeudi 2 septembre prochain au restaurant l'Opéra-Provence pour notre premier diner mensuel.

Bonnes vacances à toutes et à tous

L. V.

BOITE AUX LETTRES

D'Istamboul, Turquie, nos amis RAFFIN, de Cambéry, enchantés de ce beau voyage aux portes

Carnet rose

Frédéric est dans la joie. Une petite sœur est née, le 4 juin 1982, elle s'appelle Valérie.

Nos félicitations aux heureux parents, Philippe et Jacqueline GRESSEL, enfants de nos amis Andrée et Emile GRESSEL, dont nous partageons la joie.

Bonheur et prospérité pour Valérie... et que la Tramontane ne la fasse pas grandir trop vite. Carcassonne juin 1982.

DERNIERE MINUTE

Il y aura une réunion-diner à l'Opéra-Provence, le jeudi 5 août, pour les parisiens et les banlieusards... de retour, ou en préparatifs de vacances. Les provinciaux, en visite à Paris, ce jour-là, pourront y rencontrer des copains de l'Amicale. Notez-le.

L. V.

LES ÉGOUTS DE VILLINGEN

(Suite et fin)

Du bruit... la porte s'ouvre. Rayonnant, l'officier pousse devant lui nos deux camarades, couverts de neige. Ils ont été capturés sur la frontière même ; Pierre, se croyant en sûreté, a gratté une allumette pour consulter la boussole : ils se trouvaient à une douzaine de mètres d'une sentinelle de la deuxième ligne... Attirée par cette lueur insolite, elle leur est tombée dessus sans défense possible.

L'aventure est bien finie...

Il est maintenant 7 h 30. Tous ces interrogatoires ont duré longtemps. Une sentinelle est chargée de nous ramener à Villingen. Nous y arrivons vers midi. Il ne nous a fallu que trois heures pour faire en sens inverse ces soixante kilomètres, si laborieusement parcourus en deux jours et trois nuits à l'aller...

Teufel est, à nouveau, chargé de nous fouiller. Il est d'une humeur de dogue, le brave Teufel ! Je gage qu'il a dû copieusement se faire étriller à cause de nous. Il ne trouve rien et pour cause... nous n'avions rien au départ...

L'un après l'autre, nous sommes introduits dans le bureau de l'Abwehr-Offizier. Il veut, à toutes forces, savoir comment nous avons quitté le camp. Tous, nous refusons de parler. Nous sommes jetés en cellule. Cette fois, nous n'y coupons pas : on nous trouve un enclos. Il est ignoble.

Ces cellules sont des box, grillagés par-dessus. L'ameublement est plus que sommaire : une planche servant de couchette et un tonneau, de « buen retiro ». Pierre et moi sommes logés ensemble, faute de place.

Les box voisins sont peuplés d'évadés repris qui se communiquent leurs impressions et les « tuyaux » de passage de frontière. Ils serviront la prochaine fois !

A peine installés, nous voilà à nouveau convoqués chez l'abwehr.

— Si vous ne m'avouez pas le moyen que vous avez employé pour sortir du camp, je vous prive de distributions collectives de colis américains. Vous serez soumis au régime cellulaire : pain sec et eau, soupe chaude tous les quatre jours.

Quelle curieuse application de la Convention de Genève !

Laissés ensemble pour réfléchir à la situation, nous nous décidons à inventer de toutes pièces une histoire quelconque... pourquoi s'en priver, si nous ne faisons du tort à personne ? Nous ne pouvons raconter la vérité ; l'égoût, si l'Allemand l'ignore, peut servir à d'autres.

Notre mensonge est rapidement mis au point : nous sommes sortis par ruse en empruntant la porte au moment où la sentinelle nous tournait le dos. Cet alibi inepte est tapé consciencieusement à la machine par un scribe méticuleux. Ni l'Abwehr, ni le sous-officier

interprète n'est dupe... mais il faut bien faire rapport à l'Autorité supérieure... Nous avons droit aux distributions de colis !

Nous réintégrons notre cellule où nous attendent un bol de soupe et un quignon de pain. Ni cuiller, ni couteau... je suppose que la soupe doit se laper...

Lente et morne, la journée se traîne ; nous écoutons les aventures de nos voisins.

Vers 20 heures, Pierre et moi faisons un méritoire effort pour nous coucher sur la planche qui doit nous servir de lit. Nous sommes forcés de nous coucher tête-bêche, comme les sardines en boîte. Couché vers l'extérieur, je serre dans mes bras les pieds de mon camarade comme le trésor le plus précieux.

Le lendemain, nous apprenons que nous partirons le jour suivant pour Weinsberg, Oflog français, où nous serons hébergés en attendant de réintégrer Prenzlau.

Dans l'après-midi, nous sommes jetés dans la cour au cri de : « Schnell ! Schnell ! Spazieren ! »

J'y vois le spectacle le plus navrant et le plus dégradant de toute ma captivité : cinquante hommes tournent en rond, l'un derrière l'autre, les mains derrière le dos ; ceci n'est plus la captivité prévue par la Convention de Genève : nous sommes assimilés à des prisonniers de droit commun.

Il fait nuit noire, quand nous sommes réveillés, la nuit suivante, au sinistre cri : « Aufstehen ! Schnell ! » Titubants de sommeil, nous sommes jetés sur la route,

prévenus une fois de plus que les sentinelles tireront sur nous à la moindre tentative de fuite.

Rottweil, Stuttgart, Heilbronn. Les civils regardent avec une curiosité malsaine les forçats que nous sommes devenus, barbe de huit jours, vêtements en loques. Au fond, c'est une curiosité bien motivée : constater que des voyous de notre espèce prennent place confortablement dans un compartiment réservé et s'y vautrent à l'aise, alors qu'eux, « Übermenschen » du III^e Reich, doivent s'entasser dans des wagons bondés !

C'est la seule fois vraiment que notre qualité d'évadés nous vaut des avantages substantiels.

Weinsberg, villette sur le Neckar ; collines couvertes de neige. Le camp à trois kilomètres de la gare, est un agglomérat de baraques. Le beau décor de collines doit cependant devenir pénible à la longue, formant une ceinture doublant, si l'on peut dire, la clôture de barbelés.

Pour la énième fois, je décline mes nom, prénoms, grade et, pour la énième fois aussi, je suis jeté en cellule.

Le régime au V A est, au fond, confortable : comme je n'y suis qu'en détention préventive, j'ai droit à un régime alimentaire normal, mais je suis tenu au secret

de l'Orient. Trop court... hélas... mais combien intéressant, c'est déjà un tout autre monde. Merci de cette fidèle pensée.

et sans communication avec le camp lui-même. Un officier français pénètre cependant dans ma cellule trois fois par jour pour m'apporter les repas préparés à sa popote. Je parviens même à communiquer avec Pierre, car la tuyauterie de chauffage à air chaud s'avère parfait conducteur du son !!!

Le plus clair de mon temps se passe à dormir ; jamais je n'ai eu une telle soif de sommeil, je devrais dire d'anéantissement.

Peut-être devrais-je éprouver du désespoir : j'ai été si près du but, tant d'efforts ont été vains ! Ce désespoir, je ne l'éprouve pas ; j'ai si intensément vécu ces quinze derniers jours que j'en revis toutes les péripéties sans attacher trop d'importance à leur lamentable dénouement.

Le 6, je reprends le train pour Prenzlau : l'Oflog II A a bien fait les choses pour nous ramener ! Il ne nous a pas envoyés les traditionnelles sentinelles bottées et armées de fusils ; c'est le sous-officier adjoint au Colonel et deux soldats en tenue de ville qui sont chargés de nous reconduire au bercail.

Ils prétendent ne pas connaître un mot de français. Ceci fait partie de l'habituelle tactique : ils peuvent espérer, qu'enhardis par l'impunité, nous révélions une information précieuse sur l'évasion ou sur l'atmosphère du camp. Caractéristique du régime que cette recherche du renseignement, cet espionnage devenu un besoin, cette propagande de chaque instant.

Crailheim, Ansbach, Nuremberg, Bayreuth et Leipzig : nous changeons de train à la gare « Kolossale » qu'on nous fait admirer comme l'expression du génie constructeur allemand. A Berlin, il fait noir. Nous sommes conduits au refuge de la Croix-Rouge, où, à l'abri de toute oreille indiscrete, nos gardiens abandonnent la consigne de mutisme obstiné ; bientôt une conversation très animée s'amorce en anglais et en français sur tous les sujets d'actualité : Degrelle, le front Russe, le mouvement flammand, les chances de paix.

Prenzlau : voici la gare, si joyeusement atteinte il y a quinze jours, la grand-place où semble ricaner Frédéric II, figé dans le bronze, la route qui mène au camp... L'Oflog est là...

En retrouvant les murs de ma prison, pour la première fois, je réalise totalement toute l'amertume de mon échec.

Interrogatoire, puis condamnation définitive à dix jours de cellule : un prix dérisoire décidément.

A peine sorti du cachot, je suis à nouveau convoqué à la Kommandantur pour m'entendre dire que je suis condamné à cinq jours supplémentaires pour avoir été trouvé en possession d'argent allemand. Quelle insigne mauvaise foi, car la punition précédente disait englober tous les délits que j'avais pu commettre.

Pourquoi ne pas inventer des prétextes pour me garder en gôle jusqu'à la fin de la captivité pour avoir été trouvé en vêtements civils, pour avoir pris le train, pour avoir trompé la sentinelle, etc ?

COURRIER DE L'AMICALE

HALLEREAU Joseph, Le Brochet, 44330 Vallet, avec ses meilleurs souhaits aux camarades de captivité connus au kdo 605.

LECLERC René, 17, rue Gaspard Chaumette, 58000 Nevers, adresse un grand merci aux camarades qui se dévouent si bien pour l'Amicale. Nous prions notre camarade LECLERC de croire que nous prenons une grande part dans la peine qui l'accable par la maladie de son épouse. Il arrive, hélas, que les soins soient impuissants à combattre le mal. Aussi adressons-nous à notre ami LECLERC toute notre fraternelle sollicitude avec l'espoir d'un mieux possible.

ALLAIN Jacques, 1, rue du Vieux Château, Résidence Le Suchet, Appt 14, 27204 Vernon, est à la retraite depuis le 1^{er} février dernier. Il espère que tous les amis des kdos de Winterlingen, Tailfingen, ainsi que ceux de l'Hôpital de Rottweil se portent aussi bien que possible, avec une petite pointe de tristesse pour ceux qui nous ont quittés en 1981. Bon courage à tous les dévoués du Bureau de l'Amicale, et que celle-ci continue sa marche vers l'union de tous les anciens prisonniers. Nous souhaitons à notre ami ALLAIN une longue et heureuse retraite.

Mme BELLOMET Germaine, 9, Av. Rabelais, 92160 Antony, nous fait part du décès de son mari, notre camarade BELLOMET Robert, survenu le 13 septembre 1981. Notre ami était le trésorier de la Section P.G. d'Antony. A Mme BELLOMET le Comité Directeur de l'Amicale présente ses sincères condoléances.

SCHIETECATTE Félicien, 8, Av. Henri Guillaumet, 13700 Marignane, a recherché dans le Courrier de l'Amicale les noms d'anciens P.G. du kdo Ricker de Tuttlingen et il n'a retrouvé que le nom d'Albert POUILLY, demeurant à Haubourdin, à qui il adresse son amical souvenir. Il a été très peiné d'apprendre le décès de notre ami Guy HABEMONT qui lors des séances de divertissements savait faire profiter le kdo de son joli filet de voix... « Je remercie notre ami PIFFAULT de m'avoir fait connaître votre organisme qui devient aussi le mien. Votre journal est bien vivant et bien précieux ». Bienvenue à l'Amicale pour notre ami de Marignane.

MARX Yvan, Nihérne, 36250 Saint-Maur : Meilleurs souvenirs aux camarades de Tuttlingen, particulièrement à Roger MAIGNAN, Paul SITTERLIN, PONTANA. J'aimerais bien connaître l'adresse de LEIPP, qui je crois habite Corbeil. Amitiés à tous.

André CHABERT, de Grenoble, responsable de l'Amicale des V de Grenoble apporte par ce Courrier les meilleurs souhaits pour que, aux vendanges de la vie, le cru 82 soit excellent pour l'Amicale V.B. Meilleur souvenir à toute l'équipe dirigeante, en particulier à la rédaction du Lien, bien fait... Et vive les amitiés captives !

ALAUX Roger, 11160 Rieux-Minervoix, Stalag V.B. : C'est en lisant Le Lien n° 371 de janvier que j'ai vu l'article sur les égouts de Villingen. Je suis resté au camp de janvier 41 à mars 42, je logeais à la baraque des employés en tant que jardinier. J'ai assisté à une évasion par l'égoût de deux de nos amis l'adjudant CINCEOUS et le sergent aviateur KLEIN. J'ai moi-même aidé ce dernier à s'entourer les coudes et les genoux de bandes moletières. Cela se passait le dimanche 23-11-41. Je pense que c'est une des dernières évasions par les égouts car les allemands ont bouclé l'entrée de l'égoût se trouvant à côté de la cuisine par des barbelés.

BROSSIER Marcel, 57, Av. de Genève, 74700 Sallanches, nous souhaite bon courage et nous remercie de notre travail collectif. Quant à nous, nous remercions notre ami BROSSIER pour « la part revenant à l'Amicale V.B. sur le premier règlement de la retraite du Combattant ». Merci pour notre C.S.

Suite page 6

LE COURRIER DE L'AMICALE (suite)

Notre ami **AYMONIN Jean**, 3, rue de l'Abreuvoir, St-Aubin, (Kdos Busun, Heide, Wrokm) nous reproche amicalement d'avoir souhaité la bienvenue à notre camarade ANTOINE Germain en oubliant de la souhaiter aux camarades ALBRAND Emile et VEINHARD François qui eux aussi ont adhéré à l'Amicale. Nous réparons cette omission et à tous ces amis nous adressons une cordiale bienvenue parmi nous. En la souhaitant également à ceux qui par la suite sont venus nous rejoindre car notre ami AYMOUNIN est un fidèle propagandiste que nous remercions sincèrement pour sa fidèle amitié P. G.

Jean CANNAUD, Le Grand Treillas, 30330 Gaujac par Connaux : une pensée toute amicale à tous ceux qui ont participé au voyage de Hambourg en juillet 81 et aux anciens du XB kdo 301 de Hambourg Vedel.

GIRON Christian, 122, Cité de la Juncasse, 31500 Toulouse : Que l'Amicale continue ses activités avec le même brio et que nous ayons, nous les lointains membres (non actifs) le plaisir de lire Le Lien qui est vraiment le moyen de savoir ce que sont devenus nos anciens camarades. Mon cher Christian, avec l'ami BONNAULT, le premier bienheureux d'un Tour au Paradis, nous avons bien parlé de toi, le 28 mars dernier à la table du Waldho. Nous te souhaitons une bonne santé, avec l'espoir de te compter parmi nous, l'an prochain. Amitiés et bon souvenir des anciens du Waldho.

Notre ami **POINCHEVAL**, de Coutances, se rappelle à notre bon souvenir et après avoir lu l'article sur les journées franco-belges nous signale qu'il a participé à la campagne de Belgique 1940 avec le 60^e groupe de reconnaissance d'infanterie. Il souhaite bonnes vacances à tous.

De notre ami **ANCEMENT**, en voyage dans le Périgord, cette carte : Petite tournée en Sud-Ouest. Déjeuné avec Charles LAVAUD à Bergerac. Le VB se porte bien. Amicalement.

Une lettre de notre ami **Henri STORCK**, d'Angers : « Saint Téléphone, priez pour nous ! Grâce à toi, le pauvre handicapé que je suis, peut encore prouver que loin des yeux, loin du cœur est un faux slogan. J'ai des nouvelles des amis, soit par lettre, soit par téléphone. Ainsi DIET Sébastien, 93, rue de la Paix, Vivignis-Oupeye, Belgique qui m'envoie son réabonnement au Lien... »

Une carte du Portugal de notre ami **PERNOT Alexis**, 3, rue de la Croix, 90800 Bavilliers : Agréable séjour et bon souvenir du Portugal, surtout de Porto. Adresse toutes amitiés aux anciens P.G. du XA des kdos 727 et 930.

GEISSMANN Armand, 68, Faubourg National, 67000 Strasbourg, avec une pensée fraternelle pour les anciens du VB du Heuberg.

HANTZ Jean, 11, rue du Moulin, 55000 Bar-le-Duc : ...Mon bon souvenir aux anciens du Kdo 605 et bonne santé à tous les P.G. Félicitation à tous ceux qui contribuent à la publication du Lien et à le rendre attrayant.

Une carte de l'ami **TERRAUBELLA**, de Carnac où il passe de très bonnes vacances sous la houlette de « M. le Maire adjoint » autrement dit Jean LE QUELLEC a qui nous rappelle notre bon souvenir. « Des vacances paisibles dans une Bretagne assez ensoleillée, sans orages, une tranquillité de tout repos, loin de Paris et de son tumulte épuisant. On aimerait rester... »

Des nouvelles du Président : Après un départ sous la pluie de Paris, avons trouvé en Bretagne le beau temps et ici, à Jersey, un soleil de Côte d'Azur, avec un peu de vent. De ces îles pittoresques, vous adressons à tous nos amitiés et notre bon souvenir.

Une carte collective de la réunion du Gard organisée par nos amis GRANIER et POUDÉVIGNE, réunion dont notre ami Lulu VIALARD nous a conté, poétiquement, la parfaite réussite, et signée GRANIER (Jules et Yvonne), VIALARD, CAUSSE, CHABELIER...

De notre ami **Jean FOURNIER**, Germisay, 52230 Poissons, et datée du 22 juin 1982 : Voici aujourd'hui 42 ans, c'était le premier jour de ma captivité ! Comme le temps passe.

De notre ami **LHERITEAU Armand**, La Pitié, Le Douhet, 17100 Saintes : « Je suis en bonne santé ainsi que ma famille, mais les ans s'entassent et on plie un peu sous le fardeau, comme dans le temps à Hambourg Wandsbeck je pliais sous le cafard certains jours... cependant, Cher Camarade, je me trouve heureux quand j'en regarde tant et tant. A tous mon salut amical et sincère ».

Notre ami **AUTHIER Gérard**, 75, Bd Jules Simon, 33100 Bordeaux, recherche BARON René, prisonnier au stalag VB à Villingen, en kdo avec lui à Romlinsdorf (Forêt Noire) chez les paysans, puis à Spaichingen, fabrique de tabac ou cigare (Burger Fabrik). BARON s'est évadé fin 42 et repris. Dernières nouvelles de lui en 46 ou 47 de Barbezieux (Charente). Notre ami AUTHIER voudrait avoir des nouvelles de son ami BARON et surtout le revoir.

Notre ami **J.-C. de MALHERBE**, 2 bis, rue des Dervallières, 44000 Nantes, nous communique l'adresse de l'ancien Homme de Confiance du Stalag XB. Il s'agit de Jean BOURDON, 6, Av. de Bordeaux, 44500 La Baule.

Notre ami **LEVENT André**, ancien Homme de Confiance à Jork, dépendant de Sandbostel, Stalag XB, pense toujours à ses anciens camarades ayant passé les cinq années de captivité dans les trois kdos de Jork et leur envoie ses amitiés et aimerait bien recevoir de leurs nouvelles... Il a bien regretté de n'avoir pu assister à l'Assemblée Générale, mais il se trouvait, à cette époque, aux Baléares, avec sa femme. Il espère pouvoir y assister l'an prochain, le 27 mars. Il serait heureux de pouvoir y rencontrer des anciens du kdo 216.

Dr CONSTANS Ernest, 3, rue de Sessenheim, 67620 Soufflenheim, avec toutes ses amitiés aux anciens des stalags VB-X-ABC (avec notre bon souvenir ami Toubib. H. Perron).

NASSOY Jean, 3, Square Mantegna, 37000 Tours : avec mon bon souvenir à tous et en particulier aux camarades de Taifingen et du Waldho.

TRIBOUILLARD Edouard, 37, rue Caponière, 14000 Caen : Meilleurs souhaits de santé de la part des « Frères Tribouillard ».

MARCHAL François, 18, rue de Jarménil, 88510 Eloyes : Meilleurs souhaits de santé à tous ceux du VB et principalement à PERRON et ceux du Comité. (Merci François, avec mon bon souvenir à toute la famille. H.P.)

MOREL Jean, 7, rue Charles Briant, 02600 Villers-Cotterets : Amitiés à Roger HADJADJ - Firme Maier. Amitiés à tous. Pas d'accord avec certains articles sur Lourdes.

VANNI Baptiste, Rés. Galice B, Av. Jas de Bouffan, 13100 Aix-en-Provence : Bon souvenir à tous, en particulier à ceux du Stalag VB.

BOURTON René, 4, rue du 8-Mai 1945, 57130 Ars-sur-Moselle : Meilleurs souhaits de santé à tous, particulièrement aux anciens de Schramberg.

SANTAS André, 21, rue du Van Chaperon, 22680 Etables-sur-Mer, à qui nous souhaitons ainsi qu'à Mme SANTAS une bonne santé.

CHENEAU Albert, 1, route de la Vendée, Mouzillon, 44330 Vallet : Amitiés à tous les anciens du XB et spécialement à LANGLAIS Jean, de Lambertèche, Pulvérières 63230 Pontgibaud.

PIUMATTI, 8, rue d'Agen, 93800 Epinay-sur-Seine : Meilleur souvenir aux anciens du Kdo de Schramberg.

GENOIS Marius, « Clair Matin », Bt A2, Route de Nice, 13100 Aix-en-Provence : Delphine se joint à moi pour vous adresser à tous nos meilleurs vœux de santé. (Avec mon bon souvenir à tous les deux. H. P.)

BASSEDALE René, 47, rue G. Cliton, 62500 Saint-Omer : Mes amitiés à tous avec mon bon souvenir aux anciens du 604.

LAUDETTE Jean, Andrein 64330 Sauveterre de Béarn : Mon bon souvenir à tous les camarades des kdos de Taaken 5558 et Sttrum 7110. Je serais très heureux d'avoir de leurs nouvelles, soit par téléphone (39) 38.53.81, ou en tête à tête, ou lettres. Bonne santé à tous.

BAUDIER Roger, Allée 3, n° 2, Blagny 08110 Carignan : Bonne santé pour ceux qui restent et merci à tous ceux du 605.

TRANSACTIONS IMMOBILIERES ET COMMERCIALES ASSURANCES CREDIT

AGENCE IMMOBILIERE BASTIAISE

CABINET Pierre MARTELLI

41, Boulevard Paoli - 20200 BASTIA

Téléphone : 31-38-02

SE TIENT A VOTRE DISPOSITION :

Pour achats et ventes d'appartements - Terrains à bâtir - Villas - Propriétés agricoles - Prêts immobiliers - Locations, etc...

BRETEL Roger, La Chevallerais 44390 Nort-sur-Erdre : Meilleur souvenir à tous les anciens du VB et en particulier aux anciens tailleurs.

GUIL Marcel, Missionnaires Montfortains, Le Rody, 29215 Guipavas : Mon bon souvenir et mes meilleurs souhaits à tous et spécialement aux anciens du 605 et au camarade LAVIER.

FAURE Jean, 19, rue de La Barre, 44390 Nort-sur-Erdre : Avec son bon souvenir. (Mon meilleur souvenir à tous les deux. La santé va à peu près, malgré quelques incidents de parcours, mais le moral est toujours bon. H. Perron).

KALINDERIAN, 48, rue Saint-Basile, 13001 Marseille : Mon bon souvenir aux anciens de Balingen. (Bon souvenir de BRANDT).

Mme DUPRE Christiane, 42, rue Demersay, 45270 Bellegarde : Une pensée pour les anciens de Sandbostel, Stalag XB.

FRANZ Jules, 9, rue Maurice Favier, 04000 Digne : Avec mes amitiés à notre trésorier et mon bon souvenir à tous. (Avons bien regretté ton absence à l'Assemblée Générale et souhaitons que Mme FRANZ est en bonne santé. Avec le bon souvenir du Comité Directeur à son ancien Président. H. P.)

RIVALLAIN, Bieuzy, 4, rue de Guern, Malguenac 56300 Pontivy : J'envoie mes bons souvenirs à tout le Comité de l'Amicale ainsi qu'à mes camarades de Selsingen et leur dit que mon état de santé se maintient avec beaucoup de soins.

DESFORGES Pierre, 43, rue P. Dufour, Guéret 23000 : Mon bon souvenir aux camarades PALISSE, DUMOULIN, KEPFER, GEHIN (merci pour son petit mot), BOURDEIX, DENIS, GAUVIN, etc. Regrette beaucoup mon ami J.-M. COUDERT de Périgueux... Mes amitiés à tous. (Le Comité Directeur adresse à notre ami ses meilleurs vœux de santé pour Mme DESFORGES).

HOUOT Pierre, rue d'Alsace, 88430 Corcieux : Bien amicalement à tous mes camarades du Bateau « Brommy » à Brème, surtout à ceux de la Maison Bacmann.

BLAY Gabriel, Quartier Maquet, 26320 Saint-Marcel les Valence : Amitiés aux anciens de Heuberg, Fromern, Ebingen et le Waldho.

MARTIN Jean, 102, Av. de Romans, 26000 Valence : Vœux de bonne santé à tous sans oublier les camarades rencontrés à Lourdes.

EDEN Gabriel, 11, Chemin Mont Gros, 06500 Menton, à qui nous adressons tous nos encouragements pour les revers subis en 75 avec l'espoir d'un règlement définitif dans les plus brefs délais et ce, à son profit. Amitiés des anciens du Bureau.

Abbé LE LEURCH Jean, 67, rue Larevellière, Réserv. Lamartine, 49000 Angers : avec ses amitiés à Emile GEHIN. 1941 est loin ! Souvenir demeure.

MARTELLI Pierre, 41, Bd Paoli, 20200 Bastia : Pacé salut. Nous adressons à notre ami Pierre toute notre fraternelle amitié. A quand ta visite, rue de Londres ?

BRUNIER Charles, Gouttières, 63390 Saint-Gervais d'Auvergne : Avec mon amical souvenir aux anciens escargots de Sandbostel et aux anciens du kdo 818 du XA Sillerup Kreis Fleusburg.

SORBET Jean, 151, rue de la Libération, 76910 Criel-sur-Mer : Ancien de la Tannerie à Tuttingen, mon bon souvenir à tous, particulièrement à REIMBOLD, LORETTE MEZIERE qui se manifestent dans Le Lien ainsi qu'aux Abbés PERRY et Jacques BRION que j'espère saluer bientôt dans sa nouvelle paroisse.

MONS Gilbert, Peintre, Noailan, 33730 Villandraut : Avec son bon souvenir aux anciens P. G. de Béreau Halé et de Saint-Georgen.

MEZIERE Henri, Rue de la Poste, 72470 Champagne Amical souvenir à tous, en particulier à ceux du kdo Tannerie Tuttingen.

FRITSCH Gilbert, 22, rue Roger Marx, 54600 Villers-les-Nancy : Merci pour le journal. Espère vous revoir un jour. Ennuis cardiaques. « Nos meilleurs souhaits de santé à l'ami Gilbert en espérant que ses ennuis cardiaques ne sont plus qu'un mauvais souvenir. Amitié à tous les deux ».

CORMONTAGNE Roland, 62, rue D. Casanova, 93300 Neuilly-Plaisance : Amical souvenir aux anciens du VB.

Dr SALVAGNIAC, 50, Av. de Villeneuve l'Etang, 78000 Versailles : Avec son bon souvenir aux anciens du Waldho.

MONNIER François, Route de Chalon, 71220 Saint-Bonnet de Joux, nous signale qu'il n'a pas reçu son timbre 1982 ainsi que celui de 1981. Effectivement, le premier timbre est reçu avec la carte d'adhésion quand celle-ci est demandée afin de réduire les frais. Les versements étant effectués par chèques (CCP bancaire) le talon du chèque fait foi de votre règlement. Le timbre fait donc double emploi.

VIDAL Roger, 1, rue Saint-Jean, 81300 Graulhet : Avec ses bonnes amitiés à la famille BERTIN, aux anciens de Corse et à tous les VB. Et comment va ce bras cassé à Paris mon cher Roger ? Nous espérons que ce n'est plus qu'un mauvais souvenir, mais que de soulever pour enlacer sa cavalière ?

VENTURELLI Enzo, Les Condamines, 06670 Saint-Martin du Var : Mes bonnes amitiés au camarade VIRE du kdo de Moncheviller de la part du grand-père.

BIZE Jean, 6, rue Cartault, 92800 Puteaux : un bonjour spécial pour les camarades de la Schendentour à Ulm.

Père REMAUD Irénée, Mission Catholique, B. P. 170, Abengourou RCI : Reçois régulièrement Le Lien avec plaisir. Merci au Rédacteur et à ses collaborateurs. « Notre bon souvenir à notre camarade avec l'espoir de sa visite lors d'un retour en métropole ».

COMTE Félix, 26, Av. G. de Gaulle, 88110 Raon l'Etape : Salut aux P. G. de Tennenbronn, sans oublier Jean REYNAUD, de Chazelle, un ancien du kdo qui avait fait la valise.

FOULON Célestin, 47, rue du Moulin, 08700 Nouzonville : Toutes ses amitiés à la petite famille du kdo de Tuttingen, Nord-Banhof, A. Hebiuk, Gerber, G. Petit L. Bois.

RABUT Paul, La Petite Ardoise, Bt 3, Berry 26300 Bourg le Péage : Mes bonnes amitiés aux copains du VB.

Dr GUIBERT Jacques, 116-118, rue Ponts de Caen, 49000 Angers avec son bon souvenir aux anciens du Waldho et du bureau.

KASTLER Emile, 14, Impasse Kergaalen, 29100 Douar-nenez : Mon bon souvenir à tous les amis du Waldho. Merci Milo et reçois toutes nos amitiés. A quand ta visite ?

ZABALZA Marc, 36, rue Louis-Bréguet, 33140 Villenave d'Ornon : Amitiés à tous les ex-K.G.F. du Stalag XB.

HALLEY Georges, 2 bis, rue des Lavières, 52000 Chaumont : Amitiés sincères à tous, en particulier aux amis LANGEVIN, GEHIN et tout le sympathique bureau.

GROS Raoul, 405, Route du Médoc, 33520 Bruges : une pensée toute particulière au kdo 605 du XA et à LAVIER dit « La Cloche » chef de la propagande.

FRANCESCHI Joseph, Cagnano, 20228 Luri : Je souhaite à Perron à tous les membres du bureau et à tous les camarades de l'Amicale, une bonne santé. « Le retard dans la correspondance nous fait passer ton message en retard, dans Le Lien. Nos sentiments n'en existent pas moins et je te souhaite mon cher Joseph une bonne santé ainsi qu'à toute ta famille. (H. P.)

CASSANT Roger, Vitarelles, 47110 Sainte-Livrade : Toutes mes amitiés à tous les VB et aux anciens d'Ulm.

ERNEWEIN Joseph, 4, rue des Louvières, 51300 Vitry-le-François : Mes amitiés aux anciens du Waldho.

CHRISTOPHE Pierre, 41, Faubourg Bannier, 45000 Orléans : Bon souvenir aux anciens de Balingen et aux membres de l'Amicale.

GAMBLIN Maurice, 3, rue Kervauquet, 44490 Le Croisic : Avec mes amitiés à tous les amis de Sandbostel.

Mme GALTIER Blanche, 48, rue Paul-Bert, 92150 Suresnes : Assure tous les amis de Georges (notre cher Moumoute du Waldho, décédé) de sa cordiale amitié et de son bon souvenir. Merci pour son don à notre Caisse de Secours. Tous les amis de Georges se rappellent à votre bon souvenir et n'oublient pas leur cher camarade et ami qui les a quittés si brutalement.

MAJAC Michel, 146, rue de la Pompe, 75016 Paris : Mon bon souvenir à toute l'équipe du Bureau et aux anciens de Grassefingen.

SANS Jean, 5, Av. de la Gare 66320 Vinca : Meilleurs souhaits pour l'équipe dirigeante si méritoire et pour Le Lien si attractif qui nous rappelle notre jeunesse et notre entraide, face à l'adversité. Puisse-t-il toujours continuer.

SICRE André, 15, rue Pailhé, 81200 Mazamet : Toutes ses amitiés aux anciens du VB et surtout à ceux de Taifingen.

HERBIN Alex, Chalet, rue de Ham, 57150 Creutzwiller : avec son amical bonjour aux anciens du VB ainsi qu'aux ceux du Waldho qui se souviennent du ch'timi. Creutzwiller.

lière, Réservé, à Emili
Amiatis du Bureau à notre sympathique camarade, fidèle
amicaliste.

BRIN Lucien, 29, rue de Grands Prés, 86170 Neuville-
de Poitou : «...Nous vous offrons à tous, membres du
Comité Directeur, camarades connus ou inconnus adhé-
rents ou non de l'Amicale, nos souhaits les plus sincères
de santé et bonheur. Mon bon souvenir aux anciens de
Badgingen ».

BALTHAZARD André, Lou Limbert, Quartier Rosaire
83110 Sanary-sur-Mer, avec ses meilleures amitiés et
son bon souvenir à tous les anciens du VB et surtout à
ceux du Waldho. (Avec mon bon souvenir et ma frater-
nelle amitié à l'ami André. H. P.)

L'abbé René PETIT, Curé de Saint-Germain, 70200
Lure : Meilleurs souhaits à tous, particulièrement à ceux
du Waldho et sincères félicitations aux dirigeants de
l'Amicale pour le travail formidable qu'ils fournissent
afin qu'elle soit toujours vivante et active malgré les
deuils qui éclaircissent ses rangs. Le journal Le Lien est
témoin de leur dévouement et de leur persévérance.
Merci à tous et mon meilleur souvenir. (Tous nos meil-
leurs souhaits de bonne santé à l'ami René, notre ancien
Homme de Confiance, de la part des anciens du Waldho,
avec notre fraternel souvenir. H. P.)

VIVARELLI Dominique, 21, Bd Paoli, 20200 Bastia :
Cordial bonjour aux anciens de Tailfingen. Pace et
Salute à Tutti.

WEIL Marcel, 1, rue Oberlin, 67000 Strasbourg, avec
son bon souvenir aux anciens du Waldho. Notre « Mère
Weil » n'était pas à la table du Waldho cette année et
nous manquait. Nous espérons le voir la prochaine fois.
Amitiés de nous tous.

DELPECH Aurélien, 15 bis, Av. Louis Mazet, 46500
Grammat : Avec son aimable souvenir aux camarades
de Boostedt, Gadelard, Husberger et Neumunster.

MARTINET André, 17, rue de Copenhague 55000 Bar-
le Duc : Sincères amitiés à tous les anciens de Tuttligen
et en particulier à ceux de Chiron-Werke.

RIBET Jules, 63, rue de la République, 31800 Saint-
Gaudens : Son bon souvenir à tous les anciens du XB
et à l'équipe du Lien.

Dr Joseph CESBRON, Le Fuiet, 49270 St-Laurent
des Autels, avec ses souhaits les plus affectueux pour les
anciens P. G. Corses de Sigmaringen et tous ceux qu'il
a soignés et qui n'en sont pas morts au Waldhotel de
Villingen. Pensées émuës au Commandant Réglinski et
au Lieutenant Bultski. Mon bon souvenir à Poniatovski.

DANZANVILLIERS, 26, rue Montaigne, 35100 Rennes,
amical souvenir à tous les camarades du XB et parti-
culièrement à ceux de l'équipe théâtrale.

GAUTHIER René, 46, rue des Carmélites, 86000 Poi-
tiers : Mon bon souvenir aux anciens de Sandbostel et
principalement aux membres de l'Equipe dont j'étais
l'électricien depuis sa formation par Marco BEHAR,
jusqu'au début janvier 1944.

BROVELLI Henri, 34, Fbg de Belfort, 90200 Giromagny.
Salut fraternel à tous les anciens de l'Alu à Rheinfelden.

LACHENAL, Petit Beauregard, 78170 La Celle-Saint-
Cloud : Amitiés à tous et spécialement à ceux du Waldho.

MENTRE Amédée, 46, rue de l'Andelle, 27460 Alizay :
Meilleurs souhaits à tous les anciens de la Tannerie.

SOYEUX Roger, Lislet 02340 Montcornet : Mon bon
souvenir aux camarades des kdos de Speichingen :
Abbé CHAMBRILLON, DEBANT, BOURGOIN que j'espère
en bonne santé. Toujours heureux de recevoir notre
journal.

SOLANS Adrien, 16, rue Gl Menvielle, 65200 Bagnères
de Bigorre : Vœux de bonne santé à tous les copains
du Waldho. Mon bon souvenir cher Petitou (H. P.)

CASTIGNEROL Henri, Rizaucourt 52330 Colombey-
les-Deux-Eglises : Une pieuse pensée pour ceux qui
nous ont quittés cette année... pour que notre Amicale
reste toujours unie comme elle l'était pendant la capi-
tivité.

CHARRIER Henri, La Boiteauderie Moulins 79700
Mauléon : Avec mon amical souvenir en particulier aux
anciens de Schramberg.

DELAHAYE, 17, Av. MI Foch, 76390 Aumale : Je
souhaiterais avoir des nouvelles de ceux qui ont été
au kdo de Steinennenstadt au bord du Rhin à côté de
Mulhern.

GUERY Bertie, 20, rue des Pins, Lepanges-sur-
Volognes, 88600 Bruyères : Mon bon souvenir à tous les
anciens K.G. du kdo Chiron Barraque de Tuttligen.

BOULO Jean, 2, rue Prosper Proux, 35100 Rennes :
Mon bon souvenir aux anciens du XB en particulier
aux camarades de Théâtre : Marco BEHAR, DANZAN-
VILLIERS, VERCASSON, etc. Adresse du Restaurant
Opéra-Provence où ont lieu les dîners du premier
jeudi de chaque mois, où nous espérons, mon épouse
et moi aller aux beaux jours partager votre repas.
Opéra-Provence, 66, rue de Provence, Métro Chaussée-
d'Antin. (Mon bon souvenir aux amis BOULO. H. P.)

CHEVALLIER Georges, 73, rue Mauljean, Wassy
52130. « J'aimerais avoir de nouvelles de René LOVAL,
de La Bergue, près de Bergerac et de Georges LEFEVRE,
d'Yvetot, Stalag V.B. J'habitais en 1940 à Sommerant
près de Joinville (Hte-Marne) ».

LECOUFFE Jean, 31, rue Pasteur, 59252 Marquette-
Ostrevant, à qui nous adressons nos meilleurs vœux de
santé.

MANCINI Louis, 23, rue L. Forçat, 38320 Eybens. Mon
bon souvenir à tous mes camarades du kdo 605.

PINLON Max, 33, rue Jean Saint-Marc, Clair Bois,
33260 La Teste. J'envoie mes bonnes amitiés à tous.

PARMENTIER Lucien, Lusse 88490 Provençères-sur-
Fave. Bon souvenir à ceux de Ballingen et du Kuhberg
et surtout une bonne santé.

ANGENOT François, 37, rue Isidore Maille, Saint-
Aubin-lès-Elboeuf 76410, à qui nous souhaitons une
meilleure santé.

ARDONCEAU Roger, 5, Square du Manoir, 91300
Massy. Je n'ai pas encore eu de nouvelles d'HADJADJ,
mais par l'intermédiaire du Lien j'en aurai certainement.
Amitiés et santé à tous ainsi qu'à ceux de Schramberg.

HARROUE Roger, Damas et Bettegney, 88270 Dom-
paire. Avec mon bon souvenir aux anciens des kdos
28053 Blumber et 28064 Hattingen Tunnel.

PAULET André, Lencardio, 81310 L'Isle-sur-Tarn. Une
pensée pour ceux de Sandbostel.

FOUREL Georges, Le Bel Ormeau F1, 13100 Aix-
en-Provence. Je souhaiterais avoir des nouvelles de mes
camarades de la Kuha à Glinda, Stalag XB, afin qu'ils
viennent grossir les rangs de l'Amicale.

TRACOL Jules, Pargirand 07000 Flaviac. Amical
bonjour aux anciens du XC.

LEFORT Fernand, 19, Hermitage l'Hippodrome, 33320
Eysines. Mon bon souvenir aux anciens de Schramberg.

CARNET ROSE

Notre ami DAUREL Yves, de Carbon-Blanc (Gironde)
est heureux d'annoncer à ses amis de l'Amicale et
principalement à ceux du VB qui l'ont connu au Camp
de Villingen, les naissances de Claire le 10-3-82 et de
Hélène le 23-4-82, ses 16^e et 17^e petits-enfants.

Ses amis sont muets d'admiration ! Quelle belle
famille que celle de Mme et Yves DAUREL.

Le Comité Directeur de l'Amicale leur adresse toutes
ses félicitations ainsi que ses vœux de longue vie et
de prospérité pour les chers bambins. Le rédacteur
du Lien se demande si la manche de Yves sera assez
longue pour y coudre la 18^e brisque ?

CARNET NOIR

Notre ami Charles WENGER, de Barr (67140), nous
signale le décès de notre ami Léon JOCHEM, 80 ans,
décédé le 25 mars 1982 à Paris 75012, où il habitait.

Rapatrié en 1943, était le camarade de chambre
de Charles WENGER à l'infirmerie du Camp de Villingen,
Stalag VB.

Mme CAMUS Rémi, 33, rue des Sports, 53290 Grez-
en Bouère, à la douleur de nous faire connaître le décès
de son mari, notre camarade CAMUS Rémi, survenu
au début de mai 1982 à la suite d'une longue maladie.

Mme JOCHEM Léon, 141, rue de Charenton, 75012
Paris, a le regret de nous informer du décès de son mari,
notre camarade Léon JOCHEM, survenu le 23 mars 1982.

Notre camarade Marcel MINEUR, 33 bis, rue de
Crequi, 80110 Moreuil, a eu la douleur de perdre le
15 janvier dernier sa fille Michèle, âgée de 35 ans, mère
de trois enfants.

A toutes ces familles dans la peine, le Comité Di-
recteur de l'Amicale présente ses sincères condoléances.

C'est avec tristesse que nous apprenons le décès
de notre camarade BODIN Abel, Monjallève, Saint-Pierre
du Chemin 85120 La Chataigneraie, après une longue et
pénible maladie.

Mme Cécile VIENOT, 5, Av. de Saint-Valbert 70400
Héricourt, a la grande peine de nous faire connaître le
décès de son mari, notre camarade VIENOT, survenu le
25 mars 1980. Ce décès aurait dû être porté à la

connaissance de nos camarades de l'Amicale en 1981.
Nous nous excusons de ce retard, indépendant de la
volonté de la rédaction du Lien, le décès de notre ami
VIENOT, n'ayant pas été porté à sa connaissance. Nous
prions donc Mme Cécile VIENOT de nous pardonner
cette omission regrettable et de croire à nos sincères
condoléances.

Notre ami André FOCHEUX nous a quittés

Une nouvelle stupéfiante qui a bouleversé le Comité
Directeur de l'Amicale nous est arrivée le 15 juin 1982,
à nos bureaux : André FOCHEUX était décédé dans la
nuit du 14 au 15 juin.

Nous étions bouleversés, anéantis, par cette affreuse
nouvelle que nous ne pouvions pas croire, tant notre
ami André nous était apparu, le 28 mars, éclatant de
santé, plein d'optimisme, accueillant chacun par son
sourire si fraternel, présidant sa table du Waldho qu'il
savait si bien entretenir... Rien, devant une telle joie de
vivre, ne laissait supposer que la mort l'habitait déjà.
Et le 15 juin, il s'est éteint doucement, calmement,
comme une lampe qui n'a plus d'huile. Il était arrivé au
bout de sa vie. Il avait 76 ans. Adieu Maestro !

Au Waldho nous l'appelions « Maestro ». Par défé-
rence pour son talent de musicien célèbre. Il était dans
le civil alto solo des Concerts Lamoureux, puis après
la guerre alto solo de l'Orchestre National de France.
Sa culture musicale était immense et en captivité, que
ce soit au Camp du Stalag ou au Waldho où il passa
la plus grande partie de sa captivité, il mettait un grand
talent au service de tous.

Son travail de concertiste l'empêchait de faire partie
du Comité Directeur, mais il avait bien voulu faire les
fonctions de Commissaire aux Comptes de l'Amicale,
pour démontrer qu'il était toujours très attentif à la
bonne marche de notre groupement.

Le vendredi 18 juin, en l'église Notre-Dame de
l'Assomption, 75016 Paris, c'est dans une atmosphère
lourde de tristesse, qu'une assistance dense et recueillie
suivit le service religieux. Tous ceux qui l'avaient connu
étaient venus témoigner leur vive sympathie à la fa-
mille éplorée.

A Mme André FOCHEUX, à sa fille, à ses enfants
et petits-enfants, le Comité Directeur présente ses sin-
cères condoléances, et les assure de sa profonde sym-
pathie.

Le souvenir prolonge la présence, aussi André
FOCHEUX, notre cher Maestro, continuera de vivre
pour tous ceux qui ont le privilège de le connaître.

L'Amicale était représentée aux obsèques par nos
amis Charbonnet, De Laroussilhe, Perron, du Waldho,
E. Gehin, trésorier de l'Amicale et J. Terraubella, du
Comité Directeur.

Mme André FOCHEUX, 11, rue de Boulainvilliers,
75016 Paris.

H. PERRON.

Journées Gerbehaye et Sterpin des 24 et 25 avril 1982 à Laekens (Bruxelles)

En associant notre Président Paul ROLAND, empêché
pour raison de santé, dès le 23 dans l'après-midi, les
infatigables organisateurs de ces journées, Charles
POTTIEZ et son épouse, à qui nous adressons toutes
les félicitations des participants, dont nous nous fai-
sons l'interprète, ont reçu les premiers arrivants qui ont
voulu faire plus ample connaissance avec notre belle
capitale, dont les vieilles pierres rappellent tant de
souvenirs historiques. Le gros de la troupe arriva le
samedi 24 avril au début de l'après-midi. L'ami était pré-
sent ainsi que notre trésorier Henri TRICOT au café au
nom évocateur « La Fourmière », ils recevaient, infor-
maient les arrivants qui étaient dirigés vers un hôtel
du centre de la ville où tout le confort était assuré. Là
la permanence était assurée par Mme POTTIEZ.

Ceux des environs étaient à l'heure du rendez-vous
et à 16 heures un car confortable emmenait ceux qui
étaient désireux de visiter ce fort de Breendonck, de
sinistre mémoire qui, malgré les ans a conservé son
caractère d'horreur et de tristesse, ce qui permet au
visiteur de se rendre compte de ce que fut cet enfer,
antichambre des camps de concentration allemands.
Vers 19 heures, le car ramena les participants à l'hôtel.
Sous la conduite de Bruxellois d'adoption, ils firent
alors la connaissance avec le quartier de l'Ilot Sacré,
de la Grand-Place et purent profiter du spectacle son
et lumière, qui met si bien en valeur ce joyau archi-
tectural. Chacun passa la soirée agréablement, certains
même la prolongèrent jusqu'à certaines heures.

Le lendemain dimanche, tous nos invités rejoigni-
rent le local du « Poilu Inconnu » qui avait été mis gra-
cieusement à la disposition de notre Amicale par le
Comité de la Flamme. Le Colonel Marchal, Premier Vice-
Président du dit Comité nous accueillait avec toute sa
sympathie bien personnelle. Une délégation de jeunes
P. G. de la section de Schaerbeek (Serge et Marc) recevait
les amicalistes venus directement de province et les
dirigeait vers la salle de réunion.

L'Assemblée Générale se déroula malheureusement
en l'absence de notre Président, après les souhaits de
bienvenue par le responsable de ces journées notre
Vice-Président Armand ISTA, lut un message du Pré-
sident Paul ROLAND : « Tous mes remerciements à
l'ami Charles POTTIEZ qui assure au prix d'un dévoue-
ment inlassable la réussite de cette journée.

Charles continuellement sur la brèche depuis huit
mois s'est dépensé sans discontinuer pour réaliser ce
présent week-end. Rien n'a été laissé au hasard et le
succès enregistré est dû à cet infatigable organisateur.
Du plus profond du cœur, merci Charles ».

Merci à tous les administrateurs et principalement
à André ADAN, Armand ISTA, André TRICOT, à ce
sympathique trio qui depuis de très nombreuses années,
au prix de leur temps et de leurs deniers assurent la
vie de notre amicale d'entraide.

Merci à Albert COLLART, l'irremplaçable rédacteur
en chef, qui depuis plus d'une décennie, au prix de mul-
tiples efforts assure la parution régulière et l'achemine-
ment de notre bulletin « Les 3 Stalags V ». Merci à
l'équipe namuraise Mmes COLLART et BISTON, aux
camarades Albert ALEXIS et Roger BISTON qui secon-
dent l'ami COLLART dans sa tâche ingrate.

Merci à René MATHIEU, notre porte-drapeau, pré-
sent à toutes les cérémonies. Merci à vous tous, mes
chers anciens, qui assurez par votre participation, le
succès de cette journée ».

Notre Vice-Président prit ses responsabilités et tout
se déroula suivant l'horaire prévu, à la fin de l'Assemblée
il fit part d'une lettre de notre ancien porte-drapeau,
retenu lui aussi par la maladie, un témoignage de sym-
pathie lui sera adressé.

L'Assemblée Générale terminée, les drapeaux des
Stalags V A et V C, V B et X ABC français et V ABC belge,
entourés de 15 drapeaux de sociétés patriotiques amies
prirent la tête du cortège, suivis des Présidents, des
participants et des sympathisants et se rendirent à la
Crypte Royale située en-dessous de l'Eglise Notre-Dame
de Laeken. Sonnerie de trompettes, dépôt de fleurs,
puis tous les participants défilèrent dans le recueillement
devant les tombeaux de nos Rois et Reines décédés.

A 10 h 45, le Président Armand ISTA, conjointement
avec les Présidents français MM. Pierre BLAISON et
Joseph LANGEVIN rendirent un hommage fleuri au
Poilu Inconnu et ravivèrent la Flamme du Souvenir.
Après les signatures du Livre d'Or, le Dr DAVID, Colo-
nel en retraite, prenant le relais, dépose une gerbe de
fleurs au pied du monument du Maréchal Foch. Ces
cérémonies terminées, tout le monde s'égaya, car le
soleil était de la partie, mais un petit vent frais rappelait
aux participants l'adage bien connu : « en avril ne te
découvre pas d'un fil ».

A 11 h 30, le Révérend Père FORTHOMME, notre
Aumônier, assisté du Doyen de Notre-Dame de Laeken
et Aumônier de la Cour et de M. l'Abbé WALRAVENS de
JETTE, qui avait accepté de remplacer notre ami P. G.
français l'Abbé JAVELET, qui était malheureusement em-
pêché pour raison de santé, monta à l'autel pour y célé-
brer le Saint Sacrifice, devant une assistance de plus de

(Suite page 8)

JOURNÉES GERBEHAYE ET STERPIN (suite)

300 personnes. L'autel était entouré des drapeaux de toutes les sociétés patriotiques qui avaient été invitées, étalant en fond un rideau tricolore. Le Révérend Père Forthomme prit comme thème de son homélie « Qu'est-ce que le patriotisme ». La messe était chantée par la chorale de Notre-Dame de Laeken à laquelle s'était jointe Mlle Monique HERPHELIN, petite-fille de P. G., qui de sa belle voix sût se faire humble et émouvante dans la remarquable œuvre de l'Avé Maria de Gounod. Cet ensemble était dirigé par M. VERCAUTEREN. Pendant l'Offertoire les clairons firent entendre une retentissante sonnerie « Aux Champs ». L'organiste M. MOUREAU clôtura la Messe par une vibrante Marseillaise suivie de la Brabançonne.

Nous avons été honorés pendant le service religieux de la présence de son Altesse Royale Mgr le Prince Albert de Liège, accompagné de son fils le Prince Laurent et de Mme Mère de la Princesse Paola qui étaient venus incognito.

Au sortir de l'église le cortège se reforma escorté de la police et précédé des tambours et des clairons pour aller rendre hommage et déposer des fleurs au monument des Anciens Combattants de Laeken. Cette dernière cérémonie terminée, M. M. DEMARET, Echevin de la Ville de Bruxelles, reçu les participants à la Maison Communale de Laeken, il nous remercia de notre invitation à s'associer à nos retrouvailles, se dit ému devant une telle fraternité et solidarité qui persistent à travers les années. Il offrit à chaque Président le magnifique livre édité lors du Millénaire de la Ville de Bruxelles, notre Président le remercia en ces termes :

« Monsieur l'Echevin,

Vous avez bien voulu accepter de prendre sur les quelques heures de vie familiale, trop rares dans vos fonctions, répondant à la demande de Charles POTTIEZ, pour nous accueillir dans ce magnifique édifice, à l'occasion du 37^e anniversaire de la libération de nos camps de prisonniers de guerre des Stalags V A, B, C et de la 33^e Assemblée Générale de notre Amicale.

Notre groupement, n'est ni revendicatif, ni politique, ni religieux, bien qu'à chaque occasion, nous nous retrouvons, nous, les survivants, les sursitaires, dans une communion de pensées ou de prières, en souvenir de ceux de nos camarades qui nous ont quittés.

Nous n'avons pas non plus d'idées communautaires ou régionales au cours de nos rencontres, les quatre dernières années le prouvent, puisque : 1979 Durbuy,

1980 Koksijde, 1981 Charleroi et aujourd'hui Bruxelles nous ont accueillis.

Je crois, en toute modestie, que nous faisons partie de cette catégorie, hélas trop rare, dont parle la chanson : « Si tous les gars du monde, voulaient être copains ».

Il serait faux de croire que cette amitié a été forgée uniquement dans les camps, ou dans les kommandos, puisque la plupart d'entre nous ne se sont connus qu'après leur retour, mais il est évident que nous parlons la même langue, celle de la captivité.

Qu'il me soit permis de saluer l'importante délégation des Amicales françaises, conduites par leurs Présidents M. BLAISON pour les V A, V C et M. J. LANGEVIN pour les V B et X ABC.

Leur présence nous prouve que l'Amitié que nous leur témoignons est réciproque.

M. l'Echevin, en l'absence de notre Président National retenu par la maladie, mes camarades se joignent à moi pour vous remercier et remercier l'Administration communale de la ville que vous représentez aujourd'hui, pour le chaleureux accueil que nous recevons, ainsi que le verre de l'amitié que vous nous offrez, nous souhaitons de tout cœur à cette magnifique ville de Bruxelles un avenir de prospérité ».

Ensuite les Présidents Nationaux français MM. P. Blaison et J. Langevin remercient au nom des français.

Dans les délais prévus, les 150 convives se rendirent, soit en voiture, soit en car, à l'Atonium où dans la boule supérieure, à 102 mètres du sol, l'apéritif « Champagne Gérard LECLERE » fut offert par Mme Yvonne Pottiez, suivi du repas promis qui fut un régal pour tous.

Dans la folle ambiance des retrouvailles qui régnait pendant ces agapes fraternelles le champagne et les vins aidant à délier les langues. Charles et Mme, complices de notre hôte d'un jour nous firent la surprise au dessert d'une pièce montée de toute beauté, sur fond crème glacée aussi savoureuse que belle, un mirador et des barbelés en chocolat avaient été dressés et tendus. Lors de la présentation aux convives, un mini-feu d'artifice fut tiré à partir de ce splendide et savoureux gâteau glacé. Entre temps, Mlle Monique Herphelin nous charma de sa voix cristalline de belles chansons, la souplesse et la finesse de son interprétation séduisaient d'emblée, malheureusement troublées par les chuchotements de ceux et celles qui se retrouvaient après des moments plus ou moins longs. Après fut tirée une tombola qui récolta un vif succès, ce au profit de nos œuvres sociales. Les premiers invités, contraints et forcés par les impératifs d'horaires et bien au regret commencèrent à se séparer, il était près de 19 heures. Il fallait bien rentrer chez soi, en France ou en Belgique.

Homélie prononcée le 25 avril 1982

Homélie prononcée le 25 avril 1982, en l'église N-D de Laeken à Bruxelles, pour la messe du Rassemblement des Anciens des Stalags V A, B, C, (Français et Belges), par le R.P. FORTHOMME.

Nous qui sommes nés au canon de Verdun et du Chemin des Dames, quand l'ypérite tuait nos aînés, dans la boue de l'Yser, nous avons vu, en cinquante années évoluer et se transformer notre conception du Patriotisme.

Rappelons-nous, d'abord, ces matins ensoleillés de novembre, à la Saint-Martin, où les instituteurs conduisaient nos rangs silencieux et très sages, recueillis au pied du Monument aux Morts de notre commune, dans le souvenir des héros de la guerre de 14-18. Nous avons tous vibré au nom de Foch, de Guynemer, de Fonck, des poilus de Douaumont, du Bois des Caures, du Fort de Loncin, des « pompons rouges », les « demoiselles » de l'amiral Ronarch, des grenadiers du Boyau de la Mort à Dixmude.

Depuis lors, Georges Brassens a chanté : « Moi, mon colon, celle que je préfère... »

Oui, nous avons connu les « années folles », la « der des der », Maurice Chevalier et Mistinguet, en attendant de nous réveiller, en 1930, lors de la grande crise d'où sont sortis Mussolini et Hitler : nous avions encore, pour l'heure, un ennemi héréditaire !

En mai 1940, nos rêves s'évanouissaient, tout s'écroulait dans le désastre de nos patries : la Croix gammée flottait au sommet de la Tour Eiffel et sur la coupole du Palais de Justice de Bruxelles. Dans les stalags et les oflags, comme bientôt dans les maquis, notre patriotisme prenait de nouvelles couleurs. Jean Moulin, Leclerc, De Gaulle, venaient ou allaient venir pour la relève, pour nous rendre la foi en la Patrie.

Puis, dans la dialectique de l'Histoire, ce fut, pour les uns, l'échec de Suez, l'Indochine, l'Algérie, pour les autres les terribles heures de la décolonisation du Congo belge et la condamnation pharisaïque de l'ONU.

En 1968, malgré les efforts des rassembleurs, comme De Gaulle, Adenauer, Kennedy, le monde entier, de Berkeley à la rue d'Ulm, de Rome à Berlin, dans toutes les grandes universités, fut secoué par la fièvre des étudiants : nous avons vu, alors, le drapeau rouge flotter, sur la Sorbonne, avec le drapeau noir. Mais nous avons vu aussi, à la fin du même mois de mai, une marée tricolore qui déferlait sur les Champs Elysées. Pourtant De Gaulle avait été jusqu'à prévoir une arrivée de prétoirs au secours de la République. Heureusement ce ne fut pas nécessaire, et la France, souvent capricieuse, mais sachant revenir à la raison, retrouvait son calme. Les plus attentifs de ses enfants avaient compris cet appel de la jeunesse.

Où en sommes-nous aujourd'hui ? Les jeunes, paraît-il, ne sont plus patriotes ! La semaine dernière, ici même, à Bruxelles, ils s'affrontaient sur les gradins d'une tribune, au stade du Sporting d'Anderlecht dans la demi-finale du championnat d'Europe : une vraie bataille (malheureusement) entre les « mauves » locaux et les « bleus » d'Aston Villa, et cela avec les couleurs nationales dominant le carnage. Si, dans le courant de juin prochain, les équipes du « Mundial », en Espa-

gne, descendent dans l'arène (sans mise à mort, rassurez-vous) ce sera, comme aux Jeux Olympiques, avec une débauche de bannières nationales et d'hymnes du même nom : c'est à croire que nous avons toujours besoin d'ennemis héréditaires, ils sont encore nécessaires à une certaine espèce de patriote ! A tout prendre, c'est encore et malgré tout moins grave que ce que nous avons connu et dont nous restons menacés.

En définitive, qu'est-ce donc que le patriotisme ? Je crois qu'aujourd'hui, la vieille définition reste bonne : le patriotisme c'est l'amour de la patrie ! A nous de comprendre cette vérité, dans le contexte actuel.

Un amour, quel qu'il soit, c'est la victoire sur l'égoïsme et sur l'orgueil. Aimer c'est se trouver en se perdant pour l'autre, c'est la générosité, le partage, etc.

GRANDS VINS D'ANJOU

Vins en fûts et en bouteilles

| | |
|----------------------|-------------|
| Anjou blanc sec | Anjou Gamay |
| Coteaux de l'Aubance | Anjou Rouge |
| Rosé de Loire | Méthode |
| Cabernet d'Anjou | Champenoise |

Richou-Rousseau

Propriétaire - Viticulteur

MOZÈ-SUR-LOUET - 49190 ROCHEFORT
Tél. : 41-82-13 à Denée — Demandez les prix

La Patrie c'est, en partie, mais en partie seulement, le sol de tout ce que nos ancêtres nous ont légué avec ce sol qui est leur, avant d'être nôtre : c'est la vallée de la Loire, celle de la Meuse, la Grand'Place de Bruxelles, le Parvis de Notre-Dame, Chartres et Bourges... Oui, c'est tout ce que cela représente et pourtant, ce n'est pas là l'essentiel, car si Hitler nous avait imposé définitivement sa loi, nous aurions conservé ces merveilles mais, ne croyez-vous pas que nous aurions perdu notre patrie.

La Patrie, c'est, avant tout un style de vie, à la fois matériel et spirituel, comme toutes les réalités humaines, mais quand l'esprit est perdu il ne reste plus grand chose !

Paul-Henri Spaack disait que les occidentaux ont pour patrie un monde fait par la clarté des idées grecques, le Droit hérité des Romains, couronné par l'Amour sorti de la Bible Judéo-Christienne. La patrie, dans ce sens-là, c'est un monde élargi où les hommes peuvent vivre toutes ces « valeurs-là » dans un climat de liberté. La Patrie c'est la liberté respectueuse de toutes les libertés, la liberté se donnant à elle-même ses propres limites c'est, pour tous, la possibilité de s'exprimer et

Nous profitons pour remercier du plus chaleureux merci :

- Le Maître des cérémonies de la Cour, le Baron Posch, de nous avoir accordé l'autorisation de visiter la Crypte Royale.

- M. Michel DEMARET, Echevin de la ville de Bruxelles.
- M. De SMEDT, Commissaire en Chef de la 8^e division de police de Bruxelles.

- Le Comité de la Flamme représenté par son Président M. P. CAUDRON, le Colonel MARCHAL 1^{er} vice-président son secrétaire M. BINON, les membres présents, ainsi que leur porte-drapeau.

- M. le Doyen De WIL, de Notre-Dame de Laeken pour l'office religieux d'une grande ferveur et beauté que nous a offert.

- M. l'Abbé WALRAVENS de Jette.

- Le Révérend Père FORTHOMME.

- M. P. BLAISON, Président de l'Amicale Française des Stalags V A, V C ainsi que les membres présents et son courageux porte-drapeau.

- M. J. LANGEVIN, Président de l'Amicale Française des Stalags V B et X ABC, ses membres présents et son digne porte-drapeau.

- Notre Président National Raoul NACHEZ (empêché) qui avait délégué le drapeau national.

- A toutes les associations patriotiques et section d'anciens prisonniers de guerre qui avaient répondu à notre invitation et étaient représentées par leurs délégués et drapeaux.

- A tous nos amis français venus si nombreux et à nos amis belges, sans oublier les dames et les sympathisants.

Trois fois hélas, ces journées de retrouvailles passent trop vite. Heureusement nous avons l'espoir de suivantes. Et déjà nous voyons pointer à l'horizon celles de l'an prochain à Namur !

Nous sommes heureux de porter à votre connaissance que S. M. le Roi Baudouin a tenu à nous remercier ci-après le texte :

D'après les ordres du Roi, le Grand Maréchal de la Cour à l'honneur de transmettre aux Anciens Prisonniers de Guerre Français et Belges des Stalags V A, B, C, les vifs remerciements de Sa Majesté pour le respectueux hommage rendu à la mémoire des Membres Défunts de la Famille Royale en déposant des fleurs dans la Crypte Royale de Laeken, le dimanche 25 avril 1982.

Le 29 avril 1982.

M. Charles POTTIEZ,
rue de la Bravoure, 44,
1090 Bruxelles.

même de se tromper, de se réunir, d'enseigner et d'élever ses enfants selon sa conscience. C'est aussi l'édification d'une société dans laquelle chacun peut trouver sa place et le moyen de collaborer, par son travail, à la construction d'un Monde sans cesse en progrès.

La Patrie, aujourd'hui doit être la Terre entière, le Monde entier sans aucun ennemi héréditaire, ce qui n'empêche pas d'avoir au cœur une préférence pour l'endroit où l'on est né : un petit coin de la grande patrie.

Cette vision des choses est-elle réaliste ? Est-ce seulement un rêve ? Est-ce possible de dépasser ainsi nos vieilles habitudes ? Sur les murs de la Sorbonne en mai 68, on avait écrit : « Soyons réalistes, demandons l'impossible ! » L'Evangile que nous venons de lire nous a rappelé le Christ envoyant ses compagnons à la conquête pacifique du monde, leur assignant la difficile mission d'être ses témoins, il nous dit, à nous aussi : « Soyez réalistes, demandez l'impossible ! »

BULLETIN D'ADHÉSION

Je soussigné, déclare vouloir adhérer à l'AMICALE NATIONALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE DES STALAGS V B - X ABC.

Nom :

Prénoms :

Adresse :

Date de naissance :

Immatriculé au Stalag sous le N°

Kommando

Fait à, le

Signature,

Ecrivez en caractères d'imprimerie et retournez sous enveloppe ce bulletin à l'AMICALE NATIONALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE DES STALAGS V B - X ABC, 46, rue de Londres, 75008 Paris. N'oubliez pas de nous adresser le montant de votre adhésion, dont le minimum est fixé à 20 F par mandat ou versement à notre Compte Chèque Postal : Paris 4841-48 D..

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal : 3^e trimestre 1982

Prix de l'abonnement annuel : 20 F.

Le Gérant : ROCHEREAU.

Imprimerie J. ROMAIN - 79110 Chef-Boutonne